

BRABANT

tourisme



REWISBIQUE
Archives

125

BIMESTRIEL N° 6

DECEMBRE 1988

BRABANT

tourisme

DECEMBRE 1988

Prix de ce numéro : 100 F.

Cotisation 1988 (6 numéros) : 450 F.

Editorial, par Didier Rober	2
Le pèlerinage littéraire européen de la légende de Geneviève dite de Brabant, par Anne Micha	3
Sablon, racines des hauts lignages de Bruxelles, par Isabelle de Buochs	12
Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX ^e et XX ^e siècles (6), par Gladys Guyot	16
Ragenufle, la petite sainte d'Incourt, par Joseph Delmelle	24
Un indice de paix. Les pralines bruxelloises, par André Hustin	28
Le peintre Georges Lemmers et le Brabant, par Yvonne du Jacquier	35
Le Vieux Marché de la Place du Jeu de Balle, par Judith Masse	40
Un achat utile... Un cadeau qui plaira	42
Expositions, par Catherine Ansiau et Gilbert Menne	44
Vient de paraître, par C.A. et G.M.	50
Avis-Echos, par Gilbert Menne	54
Les manifestations culturelles et populaires	55

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Président :
Didier Rober, député permanent

Vice-Présidents :
Francis De Hondt et
Willy Vanhelwegen,
députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction :
Catherine Ansiau

Administration et Publicité :
Alex Kouprianoff

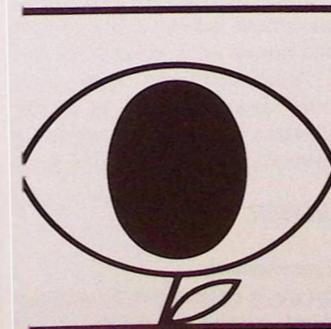
Présentation :
Marc Schoupe,
Nadine Truyens

Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).



FEDERATION TOURISTIQUE DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Editeur responsable : Gilbert Menne.

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

Le pèlerinage littéraire européen : Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale Albert I^{er} et I.R.P.A.; Sablon, racines des hauts lignages de Bruxelles : documents aimablement prêtés par l'auteur; Eglises, châteaux, paysages brabançons : collection privée (reproduction interdite); Ragenufle : Roland Caussin et Laszlo Arany; Les pralines bruxelloises : documents aimablement mis à notre disposition par l'auteur et Alex Kouprianoff; Le peintre Georges Lemmers : documents aimablement fournis par l'auteur; Le Vieux Marché : Laszlo Arany; Expositions : Fondation pour l'Architecture, Société des Expositions du Palais des Beaux-Arts, Roger Begine, ABC-AMSAB; Vient de paraître : L. Ronday, Charles Van Calster; Avis-Echos : Guy Cobbaert, manifestations culturelles et populaires : Roland Caussin et Brupark documentation.

1) Le cortège de noce, œuvre attribuée à Bruegel l'Ancien vers 1565.
Musée communal de Bruxelles
Photo : P.F. MERCKX.

2) Dans la chapelle du Saint-Sacrement de la cathédrale Saint-Michel ce vitrail, réalisé en 1540 d'après un carton de Bernard van Orley, représente François I^{er}, roi de France et son épouse Eléonore d'Autriche sous la protection de Saint-François d'Assise.
Photo : P.F. MERCKX.

Le plateau du Heysel, nouveau pôle du tourisme bruxellois



En l'espace d'une année à peine, le paysage touristique bruxellois vient de prendre une orientation décisive.

La naissance du complexe Bruparck sur le plateau du Heysel vient d'insuffler à notre capitale un tonus dynamisateur.

Bruxelles manquait en effet d'infrastructures pour le tourisme familial, étant axée principalement sur le tourisme d'affaires et culturel.

D'autre part, depuis la fin de l'Expo 58, le nord-est de l'agglomération voyait ses centres d'intérêt vieillir rapidement. Ainsi, l'Atomium accueillait en 1987 430.000 visiteurs, le Planetarium 45.000 et le Pavillon Chinois 89.190 seulement. Heureusement, Europlasia-Japon programmé l'année prochaine a déjà comme résultats concrets la restauration intégrale du Pavillon Chinois et de sa voisine la Tour Japonaise qui sera à cette occasion accessible au public pour la première fois.

Quant à Bruparck, avec le paradis exotique Océadium et ses plaisirs aquatiques; le temple du 7^e Art constitué par les 23 salles de cinéma et l'écran géant de 600 m² de Kinopolis; Bruparck-Village, lieu de détente et de restauration qui nous rappelle l'inoubliable « Belgique Joyeuse » et la Mini-Europe et ses 400 maquettes inaugurée au printemps prochain, il sera un complexe unique en Europe pour la variété et la complémentarité de ses composantes et espère accueillir, avec l'Atomium et le Planétarium, 4 millions de visiteurs.

Il convient de saluer cette remarquable réalisation financée par les ressources propres du Parc des Expositions de Bruxelles, sous l'impulsion de son Directeur général, Jacques Isaac Castiau, et ceci sans subsides d'aucune sorte.

Ceci démontre, une fois encore, le rôle fondamental que le secteur privé peut jouer dans notre tourisme et je ne doute pas que Bruxelles en aura de substantielles retombées.

Mais au seuil de l'année nouvelle, permettez-moi, chers lecteurs, de vous adresser mes meilleurs vœux pour que 1989 vous apporte toutes les satisfactions que vous en attendez.

Didier ROBER,

Député permanent,
Président de la Fédération Touristique
du Brabant, communauté française.

Le pèlerinage littéraire européen de la légende de Geneviève dite de Brabant

par Anne Micha

Des versions latines du Moyen Age aux versions du XIX^e siècle, en passant par un roman français et deux livres populaires, l'un allemand et l'autre hollandais, le thème des aventures de la comtesse palatine, Geneviève de Brabant, témoigne d'une tradition continue et extraordinairement vivace.

La version latine du moine Jean d'Andernach

Cette version, la plus simple des quatre versions latines connues et datées des XV^e et XVI^e siècles, fut copiée vers 1500. Les moines allemands la recueillirent auprès du peuple qui la racontait de la façon suivante :

Le comte palatin Siegfried, époux de Geneviève de Brabant partit guerroyer contre les infidèles. Il laissa son épouse sous la protection du chevalier Golo, qui reçut la charge d'intendant de son château de Simmer. Celui-ci ne tarda pas à tomber amoureux de la châtelaine. Il lui avoua son amour mais elle l'éconduisit. Il revint à la charge muni de fausses lettres apportant la nouvelle de la mort du comte. Comme

elle persistait dans sa fidélité, le méchant chevalier se vengea en enlevant à la pauvre femme ses gens de maison. C'est ainsi que la palatine accoucha d'un fils sans l'aide de personne. Quand

Siegfried annonça son prochain retour, Golo, craignant pour lui-même, alla chercher conseil chez une vieille mégère. Il se rendit à Strasbourg, au devant de son maître, où il accusa Geneviève

SAINTE GENEVIÈVE DE BRABANT.



Gravure sur bois populaire coloriée de Gambin (vers 1835).

Siegfried découvre Geneviève. Littérature populaire des Pays-Bas. Estampe de G. Loots.

d'adultère avec un marmiton qui serait le père de son enfant. Profitant de la douleur du comte, il lui extorqua la condamnation à mort de l'épouse infidèle. Aussitôt rentré à Simmer, il chargea les bourreaux d'exécuter la sentence et de lui ramener la langue de la comtesse en signe d'obéissance. Par bonheur, les deux hommes eurent pitié d'elle et l'abandonnèrent dans la forêt, sous la condition qu'elle n'en sortît jamais. Ils présentèrent à Golo la langue d'un chien.

Dans sa détresse, Geneviève pria la Vierge Marie avec toute la ferveur qu'elle y mettait depuis son enfance. Notre-Dame avait déjà fait preuve de sollicitude pour la comtesse en l'assurant que Siegfried se portait bien et, cette fois-ci, elle lui envoya une biche dont le lait nourrit l'enfant. Après ce miracle, les deux victimes de la calomnie organisèrent leur vie nouvelle durant six ans et trois mois, jusqu'au jour où, lors d'une chasse, Siegfried courut la biche qui le conduisit vers l'abri de Geneviève et de son fils. Le palatin ému identifia son épouse à une cicatrice du visage et aussi grâce à son an-



neau de mariage. Il les ramena en son château et ordonna que Golo fût écartelé par quatre taureaux.

La palatine ne survécut pas longtemps à ces événements. Elle fut inhumée à l'endroit où Siegfried l'avait retrouvée. Le mari éploré y éleva une chapelle que le bienheureux Hydulphe, archevêque de Trèves, consacra à la Vierge Marie. De nombreux miracles y attirèrent maints pèlerins. Cette chapelle c'est Frauenkirchen à laquelle l'archevêque et le pape ont accordé en 1325 le droit d'octroyer des indulgences aux dévots.

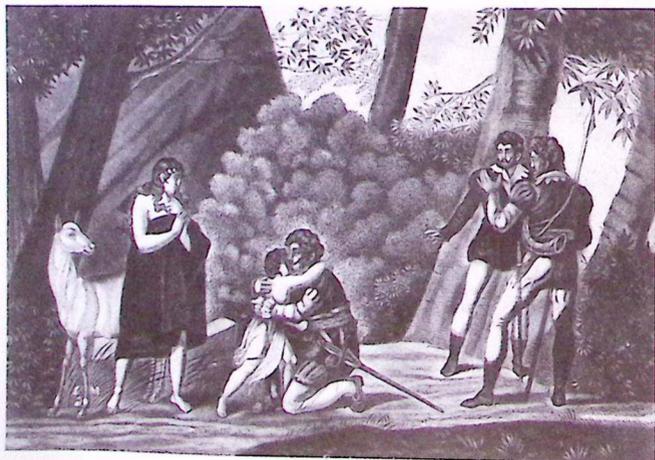
Telle est la légende du XIII^e siècle que des clercs rhénans copiaient

et amplifiaient du XV^e siècle, jusqu'au temps de la Réforme. Quoiqu'elle reflêtât le milieu bien déterminé du Maïefeld (ouest de Coblenche), elle n'avait rien d'historique, même dans ses grandes lignes. Rejeton tardif de l'intense activité hagiographique du Moyen Age, elle en reprenait toutes les banalités de mise en œuvre. Formée au sein de la chapelle Frauenkirchen pour mettre en relation son antique établissement avec un miracle de la Vierge, les spécialistes constatèrent qu'elle est un arrangement d'une foule de romans et de contes du Moyen Age. En effet, déjà la littérature du XIII^e siècle remplissait les œuvres des malheurs de quelques femmes de bonne conduite, calomniées et condamnées, puis merveilleusement préservées et reconnues innocentes.

Première étape de diffusion auprès des humanistes flamands

Entretiens, en cette fin de XVI^e siècle, le nom de Geneviève ne signifiait pas grand-chose au-delà de la Prusse-Rhé-

Geneviève reconnue par Siegfried. Estampe de G. Loots.



nanie. Mais voilà qu'à l'aube du siècle suivant, des savants flamands et brabançons apprirent l'existence de la légende par des manuscrits de Laach, dont Freher, qui publia en 1612, une des versions anciennes analogue à celle de Jean d'Andernach. Les écrivains ecclésiastiques de cette époque béatifièrent Geneviève et lui fixèrent une date de fête : le 2 avril, jour anniversaire de la mort de la bienheureuse.

Le Saint-Siège et les Acta Sanctorum des Bollandistes, peu assurés de l'existence réelle de la martyre de Frauenkirchen, lui firent cependant les honneurs du calendrier romain.

La tête de ces distingués humanistes flamands admiratifs de Geneviève nous trouvons Jean

Molanus ou J. Vermeulen (1533-1585), auteur d'un répertoire des saints flamands et brabançons, paru à Louvain sous le titre de *Natales sanctorum Belgii et ...* Trompé par son titre de princesse brabançonne, il la revendiqua comme une gloire de sa patrie. Le bruxellois Aubert le Mire ou Miraeus (1573-1640) s'en servit également dans ses *Fasti Belgici et Burgundici* de 1622. Dans le Brabant, la version abrégée de Molanus suscita une œuvre un peu plus étendue et personnelle de l'histoire de la vertueuse comtesse de Simmer. Elle revint à Erycius Puteanus, ou E. de Putte (1574-1646), sous le titre *Sanctae Genovefae, ducis Brabantiae filiae, Iconis-mus* parue à Louvain en 1618.

Le roman du père jésuite René de Cériziers

Cette première diffusion restreinte du point de vue de l'aire géographique et, parce que composée uniquement de textes latins, prépara celle, d'une envergure plus grande, dont le roman du Père de Cériziers (Nantes 1603-1662) sera le centre. Son *Innocence Reconnue*, éditée en 1634, n'est plus tout à fait le petit miracle de la Vierge qu'on lisait chez Freher : c'est une narration dix fois plus étendue, qui répandit aux quatre coins de l'Europe, les aventures de Geneviève.

De la légende, René de Cériziers fit un roman en lui donnant l'ampleur et la multiplicité des incidents propres au genre. Mélange intéressant d'héroïsme, de galanterie alambiquée, de merveilleux hagiographique et de sorcellerie, le tout assaisonné de force discours moraux, cette *Innocence Reconnue* correspondait parfaitement à la formule du roman pieux qui jouissait en France, sous Louis XIII, d'une vogue appréciable.

Les nouveautés sont à chercher dans la matière même de la légende, singulièrement enrichie d'épisodes plus curieux les uns que les autres; ensuite, dans les ingrédients « précieux » des romans calqués sur le modèle de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé (1607-1628). Soucieux de rattacher l'histoire de la palatine au passé de la France, il envoya Sifroy en croisade auprès de Charles Martel contre les Arabes. La longue chevauchée guerrière est émaillée de maints exploits et incidents. Pendant ce temps, Geneviève et Sifroy s'échangeaient de longues lettres galantes et fort

Geneviève de Brabant vouée à la mort, gravure romantique d'Augustin Legrand (1790).



bien écrites. Lorsque Golo se rendit à Strasbourg au devant de son maître, l'auteur imagina une scène de sorcellerie mise sur pied par la sœur de la nourrice. La découverte d'une lettre « posthume » de son épouse et la confession in extremis de la sorcière strasbourgeoise sur le bûcher, alourdirent les soupçons de Sifroy à l'égard de Golo. Entretemps, la pieuse palatine, sous la protection de la Vierge qu'elle priaït dévotement, entreprit son détachement des choses terrestres et, avec l'aide de Notre-Dame, des anges, de la biche, etc., elle se consacra à l'éducation de son fils, appelé par l'auteur, Bénoni. Après l'émouvante scène de la réunion, l'agonie de la bienheureuse comtesse est racontée très prolixement. Sifroy, convaincu de la vanité d'une vie en dehors de la stricte observance chrétienne, éleva, sur le conseil d'Hidulphe, le couvent de Notre-Dame de Mersen, sur le site même de la grotte-abri. Le père et le fils y finirent leurs jours, comme simples moines.

Ce roman, véritable petite encyclopédie pratique pour la jeunesse mondaine, que cet abbé de cour était chargé d'éduquer, fut un instrument efficace pour la propagande de la foi catholique par les jésuites, fervents adeptes du culte marial et tenaces militants de la Contre-Réforme.

La littérature populaire européenne du XVIII^e siècle

La diffusion européenne du thème de Geneviève de Brabant fut liée à l'importance de l'ordre jésuite, jusque vers 1750. Cependant, les traductions et adaptations françaises (1), hollandaises et allemandes, sous forme de livres de dévotion populaire, assurèrent une autre lignée nombreuse au récit qui nous occupe.

Effectivement, la deuxième moitié du XVIII^e siècle vit paraître l'avènement de la littérature populaire. Cette époque fut celle de la démocratisation de la littérature, du goût du public pour le théâtre d'acteurs et de marionnettes, de l'éveil des curiosités intellectuelles pour le Moyen Age et les traditions nationales ainsi que de la diffusion par l'image (2).

Vers 1640, un autre père jésuite, le flamand Charles Van Houcke, fit paraître une traduction de Cériziers qui connut plusieurs réimpressions, jusqu'au XVIII^e siècle. Elle servit également de texte de base à une refonte des plus intéressantes : celle qu'un anonyme hollandais du XVIII^e siècle fit pour la plus grande joie du peuple. La légende est ramenée au dépouillement des versions latines, ainsi qu'aux tableaux simples et véridiques de la vie de famille et de l'éducation de l'enfant au sein de la nature. Ces éléments, de coloration protestante, repoussant tout trait dévot superficiel du catholicisme et octroyant des qualités plus dynamiques à l'héroïne, firent gagner à la légende un grand caractère de sérieux et de vraisemblance. Dès lors, il n'est pas étonnant que cette version anonyme hollandaise ait réussi à se substituer, par la suite, à la plupart des versions contemporaines, tant françaises qu'allemandes.

Par l'intermédiaire de l'ordre jésuite, l'*Innocence Reconcue* de Cériziers fut également très bien accueillie en Allemagne où un moine capucin de Dillingen, Martin Linus de Cochem en éditait une adaptation en 1687. Consultant les sources latines, l'auteur revint à la candeur première de la légende et infusa ainsi un nouvel intérêt à l'histoire de Geneviève dans son propre pays. Cette version donnait nais-

sance à des livres populaires fort appréciés et édités, durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, à Cologne et à Nuremberg. L'engouement populaire fut tel que l'on constata une recrudescence du pèlerinage à Frauenkirchen.

La littérature populaire aux Pays-Bas

Cette légende était très connue en Brabant et entretenue au XVII^e siècle déjà, notamment grâce aux impressions de colportage, diffusées depuis Anvers, grand centre d'imprimerie depuis la fin du Moyen Age. Au XVIII^e siècle, le commerce du livre populaire en Belgique était certainement prospère. Il s'alimentait non seulement de la production indigène mais, dans de fortes proportions, des importations néerlandaises et françaises. Les titres des livres populaires étaient d'une imposante variété. Ils embrassaient tous les secteurs de la vie journalière des masses et marquaient une notable prédilection pour les romans de chevalerie, catégorie dans laquelle se rangeaient les légendes de Geneviève de Brabant (3). Cette littérature traditionnelle conserva longtemps sa force d'impact auprès des masses populaires.

Les livres populaires étaient gonflés de traits propres à exalter l'imagination des foules, mais ils étaient aussi farcis d'outrages aux bonnes mœurs, débordant parfois de propos équivoques blessant la morale catholique, appuyant les situations les plus détestables, diffusant des erreurs dogmatiques. Des évêques censeurs exercèrent leur pouvoir pour redresser la situation. Cependant, malgré les précautions prises, de nombreux livres de colportage circulèrent sous le manteau.

maîtres d'écoles, dès l'aube du XVIII^e siècle, dénoncèrent la vigueur les insuffisances, les lacunes et le manque d'arguments des livres populaires utilisés dans l'enseignement et l'éducation. Ils furent en accusation, non seulement le fond des livres, mais aussi la forme et l'orthographe. En effet, les éditeurs puisèrent souvent dans les fonds anciens, rafraîchissant parfois l'orthographe, mais conservant l'aspect vétuste du style originel. Ce qui portait, pour le succès de la vente, c'était la force de frappe des imaginations instinctives. Les textes, imprimés en caractères gothiques, romains ou de diverses autres lettres, étaient agrémentés d'illustrations en noir et blanc. Au XV^e

siècle, on les rehaussait de bistre et, plus tard, elles furent coloriées de la manière dite au patron (pochoir, poncif) sur ou hors des masses. Les témoignages de cet art, antérieurs au XIX^e siècle, sont très rares de nos jours mais les spécialistes, tel Emile Van Heurck, supposent que les bois d'imagerie publiés à Turnhout au XIX^e siècle, ont été gravés à Anvers à la fin du XVIII^e siècle. Les premières images dataient de la deuxième moitié du XV^e siècle. Ce sont des images dites de préservation qui avaient pour but d'affirmer la confiance du fidèle en Dieu et en ses saints et d'appeler leur protection sur les personnes et la famille. Elles étaient fixées dans les coffres, sur les murs et sur les manteaux de

cheminée. Les imagiers ne respectaient guère la vérité historique : ils ont publié, parfois modifié, retapé, complété les planches qui avaient cessé de plaire. Les principaux commanditaires des images pieuses étaient les jésuites (4).

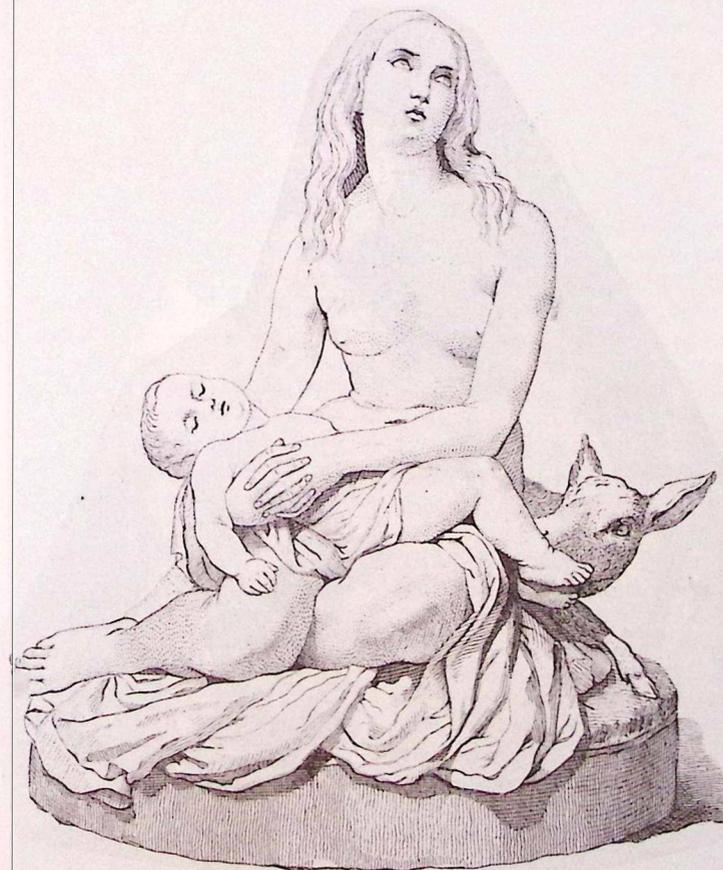
Ainsi, le jésuite René de Cériziers sortit la légende du milieu intellectuel allemand, et lui assura sous la forme du roman, la popularité puis la gloire d'inspirer quelques œuvres estimables dans les grandes littératures européennes.

Transposition romantique de la légende de Geneviève

Le courant littéraire du romantisme arriva à propos pour ramener l'attention des écrivains et des lettrés sur l'humble légende rhénane. En 1767, Herder, dans *Fragments sur la littérature allemande moderne* conseilla de rechercher l'inspiration littéraire en remontant aux sources nationales. Aussitôt, le mouvement *Sturm und Drang* et ses prolongements s'emparèrent du sujet pour y créer une véritable toile de fond moyenâgeuse, et accentuer les conflits dramatiques des caractères de Geneviève et de Golo, considérés comme de pauvres êtres, souffrant et pleurant leurs misères, parfois très indistinctement.

A l'exclusion de toutes les productions théâtrales moulées sur le modèle des Ritterdrama de cette époque (5), Louis Tieck (1773-1813) fit paraître en 1800, à Berlin, un poème dramatique intitulé *Leben und Tod der Heiligen Genoveva*. Ce défenseur des romantiques de l'Athénée y projeta ses dons de poésie féérique et chrétienne où Geneviève est sensible un mo-

Gravure de J. Linnig, d'après G. Geefs.





ment à la beauté et aux mérites de Golo, avant de se ressaisir et de se cloîtrer dans le mysticisme. Cette œuvre, illustration d'un romantisme déchainé, a longtemps été considéré comme une création de génie par Schiller, Goethe et Madame de Staël (6). Quoiqu'il en soit, le bilan du romantisme français et allemand, à l'égard de la thématique de Geneviève de Brabant, peut se résumer de la manière suivante :

l'histoire est enrichie d'épisodes nouveaux tandis que des épisodes anciens sont mis au goût du jour. D'autre part, nous assistons à un éloignement de la tradition des *Innocences Recon nues*, parce que les littérateurs laïcs qui s'occupèrent de Geneviève de Brabant y infusèrent la fantaisie féérique qu'on jugeait être celle du Moyen Age, ainsi que les thèmes romantiques de la passion, de la haine et du désespoir. Enfin, ils accordèrent une importance de plus en plus grande à Golo qu'ils considèrent comme le personnage réellement dramatique de l'histoire.

Le XIX^e siècle retourne aux sources

L'intérêt du grand public pour les vieilles légendes a survécu au romantisme. L'histoire de Geneviève en a profité pour s'imposer davantage aux enfants, aux gens pieux et aux humbles. Vers 1850, les intellectuels européens retournèrent aux sources latines et populaires de la légende pour la remettre au goût du jour, c'est-à-dire lui donner un aspect nettement moralisateur. On revint ainsi au modèle de l'*Innocence Recon nue*, écrite cette fois principalement à l'usage des mères et des jeunes filles. La

Geneviève des Bois, gravure française de Frédéric School.

production littéraire des *Geneviève* de cette seconde moitié du XIX^e siècle se divisa en deux types. La première traduisit librement ou reproduisit les versions anciennes de Freher, de Cériziers et des livres populaires hollandais ou allemands. La seconde chercha à fondre l'ensemble des données souvent contradictoires de ces sources.

L'œuvre qui, à cette époque, s'imposa à toutes les autres pour sa qualité littéraire, fut le fruit du labeur génial du chanoine bavarois Christophe Schmid (1768-1854). Bien que beaucoup moins original que Cériziers et suivant de plus près la version hollandaise, Schmid possédait un excellent talent de conteur, naturellement approprié à son but didactique d'érudit d'un Moyen Age plus authentique. Ce conte de Schmid déclencha un nouveau succès européen, où le rajeunissement de Geneviève brilla sous sa plume, comme au XVII^e siècle, il vivait sous le signe du jésuite français.

Même en France, Madame de Beaulieu et ses contemporains se détournèrent de Cériziers pour aborder le conte du chanoine bavarois par le biais de six traductions réimprimées une quarantaine de fois, entre 1830 et 1870.

Mort et résurrection de Geneviève

Grâce aux drames de Müller et de Tieck, la légende de Frauenkirchen, acquit droit de cité dans la littérature allemande. Connue et goûtée par le public cultivé aussi bien que par les plus humbles campagnards, incorporée définitivement au patrimoine national, elle devait s'imposer encore aux écrivains dramatiques germaniques les plus applaudis du deuxième tiers du XIX^e siècle.

Celui qui réussit le mieux à ramener la légende à ce qu'elle avait de réellement dramatique et de simplement humain fut, sans contestation possible, le profond Hebbel (1813-1863). Dans cette nouvelle *Geneviève*, composée entre 1840 et 1843 et jouée en 1851, l'auteur concentra ses efforts sur un seul personnage et sur une intrigue unique. Il y ajouta les couleurs chatoyantes du symbolisme chrétien, en faisant de la vie de Geneviève, le calvaire du Christ, et de Golo, le Judas nécessaire à la nouvelle rédemption. Golo y acquit définitivement le rôle principal dans la progression rapide et efficace de l'intrigue. C'est un Golo philosophe qui a une puissance de souffrance et d'introspection d'autant plus grande que son repentir est profond et désespéré jusqu'au suicide. La légende était trahie, mais chacun des personnages y gagnait en vie intérieure.

En France, hélas, tout le bruit d'un romantisme échevelé finit par des chansons comme dit le proverbe bien connu. Effectivement, un livret d'Hector Crémieux et d'Etienne Tréfeu, mis en musique par Jacques Offenbach, sonna le glas du thème dans une facétie de carnaval.

En Belgique, durant le dernier quart du XIX^e siècle, des versions littéraires françaises circulaient entre toutes les mains tandis que Xavier de Pontillac fit paraître à Anvers un long et indigeste roman d'aventures de Geneviève avec des parties de roman noir à la Walpole et Lewis. La diffusion de l'histoire de la palatine resta ainsi très vivace dans nos régions. Elle connut un regain d'intérêt pendant tout le XIX^e siècle, à travers la publication des images populaires de Turnhout qui en fut le centre de fabrication le plus important. Le mérite en

La biche allaite l'enfant de Geneviève.

revient à P.-J. Brépols de la Maison Brépols et Dierckx Zoon (7). La série d'images religieuses (8) était reproduite sur papier de format ordinaire. Elle représentait généralement un grand sujet par feuille. La plupart des planches étaient des copies de planches anciennes ou de modèles français. Les 85 numéros de la série étaient la plus intéressante publication de Brépols en la matière. La série lithographique moderne (9) reprenait des images numérotées de 1 à 16, dans le genre Epinal. Elles ont été publiées entre 1880 et 1900.

Le XIX^e siècle a fourni presque autant de versions populaires et littéraires de Geneviève que les diverses littératures européennes entre le XVII^e siècle et le romantisme inclus. Les *Geneviève* modernes n'étaient plus des exemples types de genres littéraires portés par de puissants courants littéraires. Elles n'étaient plus que l'expression d'auteurs originaux (Hebbel) ou des résurrections de genres morts ou d'innocents pastiches qui pouvaient être agréables ou insupportables (Pontillac,...).



Geneviève implore ses bourreaux.



Valeur littéraire du thème de Geneviève de Brabant

Il y a donc peu de pays européens où les infortunes de la palatine ne soient connues, au moins par une traduction. En Espagne, en France, en Hollande, en Italie, en Bohême, en Hongrie, en Grèce, en Roumanie et surtout en Allemagne, cette fortune littéraire est allée jusqu'à l'influence effective sur des auteurs très haut placés dans l'estime du public.

L'histoire de Geneviève défie les siècles. Elle nous est parvenue triomphante après de courtes éclipses qui n'ont jamais été complètes parce que le récit pré-

sente d'indéniables qualités intrinsèques. Sa première force a été sa simplicité émouvante. Une autre cause de sa vitalité se découvre dans la haute morale qu'elle propageait : punir la méchanceté et récompenser la vertu. La légende qui expliquait primitivement la fondation des Frauenkirchen a eu ainsi la chance d'être à deux reprises adoptée par des mouvements littéraires d'envergure européenne, auxquels elle est redevable du plus clair de sa notoriété.

L'affabulation cristallisée autour du nom de la palatine Geneviève devint donc un vase que chacun remplit de sa fantaisie. C'est un bien commun à la Chrétienté d'Occident qui y taila, au gré de ses besoins, histoires pieuses ou drames très profanes. Français et Allemands auraient pu, toutefois, en réclamer la nue-propiété, car Geneviève, dans son essence, est la production de leur collaboration. Ils se sont transmis et retransmis cette édifiante légende au cours des siècles : la littérature française du Moyen Age fournit le canevas; des moines allemands de

Frauenkirchen le convertissent en légende hagiographique; Céziziers en fait un roman à succès; insensiblement, un texte dont les neuf dixièmes étaient du Céziziers devient un livre populaire allemand et tellement allemand, que les premiers apôtres du retour à la tradition germanique le considèrent comme un fleuron authentique de leur vieux trésor; Schmid leur ménage bientôt une revanche sur le jésuite français : on le traduit à Paris autant de fois qu'à Madrid, à Florence, à Budapest, à Bucarest ou à Athènes.

Aujourd'hui, l'Allemagne, particulièrement jalouse de ses gloires nationales, a recueilli Geneviève dans son panthéon, tandis que le reste de l'Europe est de plus en plus indifférent à son exemple de vertu cornélienne.

Notes

- (1) En France, l'abrégé dit de l'abbé Richard, diffusé par Epinal vers 1750, essaya de ramener la légende à son ingénuité première afin de la rendre accessible au peuple.
- (2) En France, un graveur de talent, Augustin Legrand illustra vers 1760, la légende de Geneviève de Brabant. Avec des préoccupations de toute évidence esthétisantes, il présenta une Geneviève idéalisée, dans un décor tout à fait XVIII^e siècle.
- (3) Diverses éditions populaires ont fait l'objet d'une exposition à la Bibliothèque Royale. Le lecteur intéressé se reportera à la bibliographie : Le livre populaire... — Bruxelles : BR, 1934. — p. 11 et 12. — Nous y ajouterons : Histoire admirable de Sainte Geneviève de Brabant, mise en cantique sur l'air : La bergère que je sers, in - 24., 36 p. — fig. Montbéliard, Deckherr, frères, s.d.
- (4) Aux Pays-Bas, les images pieuses étaient appelées soit *san(o)tjes* lorsqu'elles représentaient une simple image, soit *bid-prentjes* lorsqu'elles figuraient une image accompagnée d'une prière, soit *suffragia* lorsqu'elles représentaient une image pieuse et un texte édifiant sur le saint et ses vertus.
- (5) Le meilleur exemple de ce genre fut celui de Müller, intitulé *Golo und Genovefa* où, comme le laisse supposer le titre lui-même, le personnage de Golo prenait le rôle principal dans le drame et était habité des tourments de l'âme préromantique.

(6) En France, grâce à l'abrégé de l'abbé Richard (1750), Geneviève conserva des attaches avec le monde des lettres, mais elle n'inspira aucune œuvre comparable à celle de Tieck. Seule la version dramatique et très personnelle de Madame de Staël, en exil à Coppet, se démarqua d'une littérature romantique de bas étage, sans éclats et qui aimait le drame grandiloquent.

(7) La Maison Brépols et Dierckx Zoon a été fondée par Pierre Corbeels établi à Turnhout en 1797. Son apprenti Philippe-Jacques Brépols (1778-1845) devint son associé avant de reprendre l'affaires en mains en 1815. Il s'associa ensuite avec son beau-fils Jean-Joseph Dierckx (1784-1842). La Maison vendit sa production dans toute la Belgique, le Nord de la France et la Hollande. D'autres maisons d'édition d'imagerie populaire sont également établies à Turnhout durant cette période.

Le lecteur intéressé consultera VAN HEURCK et BOEKENOOGEN aux pages 131 à 138; 147 à 154 et 182, 185, 187.

(8) Le lecteur intéressé se reportera à la bibliographie pour l'ouvrage d'Emile Van Heurck et G.J. Boekenooogen, p. 178, pour la liste des titres « images de la légende de Geneviève de Brabant », le catalogue d'exposition de la Bibliothèque Royale mentionne également en page 98, cinq planches illustrées de la vie de Geneviève de Brabant et datant du XIX^e siècle.

(9) Opus cit. p. 182.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

ARNOULD, Maurice
Historiographie de la Belgique : des origines à 1830. —
Chapitre III : p. 31 — 55. —
Bruxelles : Office de Publicité, 1947. —

COLLIER DE PLANCY, J.
Légendes des femmes dans la vie réelle.
Paris : Plon, 1861. — p. 65 — 84. —

CONDEESCU, N. N.
La légende de Geneviève de Brabant et ses versions roumaines. —
Bucarest : Moniteur Officiel et Imprimerie de l'Etat; Imprimerie Nationale, 1938. —

NISARD, Charles
Histoire des livres populaires ou de la littérature de colportage. — 2 vol. —
Paris : Ed. Maisonneuve et Larose, 1968. —

VAN HEURCK, Emile
Les livres populaires flamands; préface de Maurice Kabbe. — 65 ill. dans le texte. —
Anvers : 1931. —

VAN HEURCK, Emile et BOEKENOOGEN, G. J.
L'imagerie populaire des Pays-Bas : Belgique et Hollande. —
Paris : Ed. Duchartre et Van Buggenhoudt, 1930.

Catalogues d'exposition

Le livre populaire : imagerie, contes et histoires populaires. Catalogue d'exposition à la Bibliothèque Royale de Belgique. — 12 mai au 12 juillet 1934.

Livres et imageries populaires anciens. — Exposition sans catalogue à la Bibliothèque Royale de Belgique. 19 mars au 18 avril 1970.

Sablon, racines des hauts lignages de Bruxelles

par Isabelle de BUOCHS

Le quartier du Sablon est intimement lié à l'évolution même de la Cité.

Au douzième siècle, une demeure fortifiée est construite au Coudenberg, entre le vallon de la Coperbeke et le ruisseau Ruysbroeck. Les Juifs installent leurs maisons sur le versant nord du Coudenberg. Quatre marches d'escalier sont creusées dans la campagne : c'est l'escalier des Juifs ou Jodentrappen. La première enceinte de Bruxelles est établie aux environs de 1100, d'abord constituée d'une simple levée de terre avec palissades et fossés, pour se transformer en construction de remparts de pierres non taillées qui sera achevée en l'an 1267 sous Jean I^{er}; il s'agit à ce moment d'une enceinte percée de tours et de « guichets » ou portes pour les piétons, parmi lesquels nous trouvons le guichet de Ruysbroeck.

Dès le douzième siècle aussi, de riches propriétaires s'installent au Blindenberg, au Cantersteen.

Le square du Petit-Sablon, vu par un chromo du début du siècle.

Les Templiers seraient à l'origine de l'oratoire de la chapelle de la Madeleine.

La chapelle St-Jacques est érigée au Coudenberg, en donation aux Chevaliers du Temple; au Coudenberg aussi, les Clutinc possèdent des vignobles et ont de vastes troupeaux de moutons dont ils vendent la laine. La place St-Jean est à cette époque un marécage : de Poel; selon la légende, on y jetait les femmes adultères.

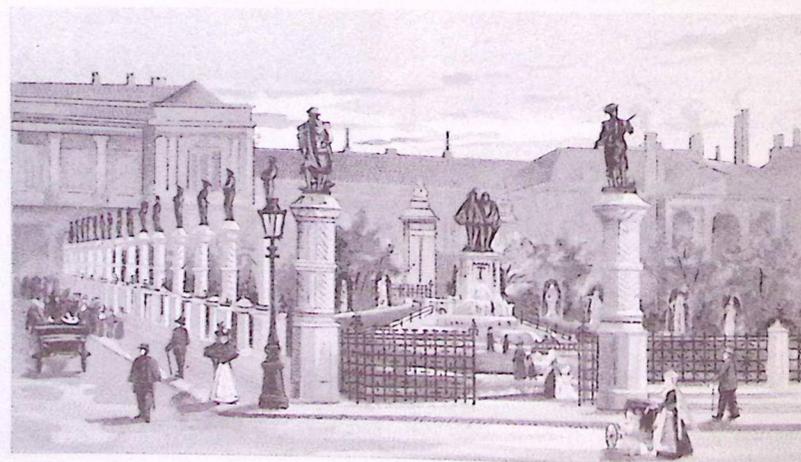
Au treizième siècle, Bruxelles est une magnifique cité. C'est en 1200 qu'est créé le premier

sceau de Bruxelles, et en 1213 qu'est fondé le Grand Serment des Arbalétriers.

L'organisation des communes brabançonnaises se dessine, avec des différences de privilèges; l'échevinage est le tribunal urbain; à Bruxelles, ce sont les membres des sept lignages qui le détiennent.

En fait, la population de Bruxelles se composait de :

1° sept lignages ou familles patriciennes qui appartiennent à la plus haute bourgeoisie et forment une sorte de noblesse;



Les Sept Lignages qui donnent à Bruxelles ses premiers échevins.

- 2° la Guilde de la draperie composée de commerçants;
3° la petite bourgeoisie, les artisans, les gens de métiers et enfin les anciens serfs devenus hommes libres.

Le magistrat comptait sept échevins choisis par le Duc, un de chaque lignage, et treize jurés nommés par la haute bourgeoisie.

Les sept lignages de Bruxelles étaient :

SLEEUWS
SWEERTS
SERHUYGTS
STEENWEG
COUDENBERG
SEROELOF
RODENBECK

C'est en 1229 qu'est promulguée la charte bruxelloise ou « KEURE ». Les premiers règlements communaux sont en latin. Et c'est en 1260 qu'Henri III supprime le servage.

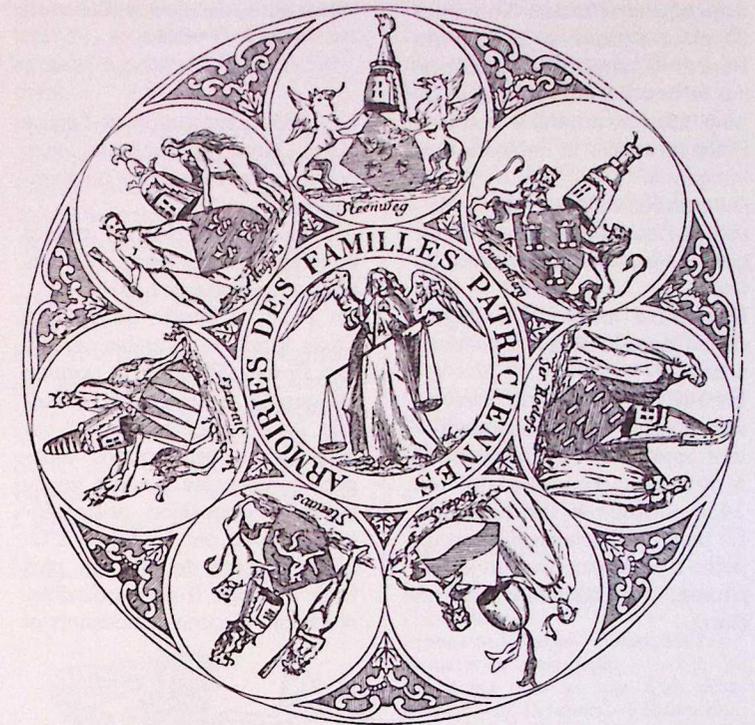
Les tisserands séjournent au quartier de la Chapelle, les foulons et les teinturiers au bord de la Senne, porte d'Overmolen.

Cinquante métiers sont groupés en neuf « nations » organisées militairement et placées sous la protection d'un saint.

Le commerce s'effectue presque totalement dans les halles et sur les marchés.

Le treizième siècle est celui des poètes lyriques, dont Adenès le Roi fut le ménestrel. Jean I^{er} achève la première enceinte en 1267. Il fut le vainqueur de Woeringen, où nous retrouvons les arbalétriers de Bruxelles. Il écrivit également en flamand douze pastourelles, et c'est Jean Van Heelu qui fut son chantre lors de la célèbre bataille.

La rue aux Laines apparaît au treizième siècle, époque à laquelle l'on met à sécher la laine



au « Pré-aux-Laines », situé en dehors de la première enceinte. Ce site, sur une vaste plaine de sable et de marais, deviendra le prestigieux quartier du Sablon. Le Galgenberg domine le Pré-aux-Laines, c'est là que l'on dresse les gibets; c'est l'emplacement de l'actuel Palais de Justice.

Au quatorzième siècle, les séjours fréquents du Duc de Brabant au Palais du Coudenberg attirent dans le quartier la noblesse brabançonne. En 1326, un grand incendie ravage le quartier du Sablon. Jean III construit le palais des souverains du Brabant à la place des Bailles. Everard 't Serclaes libère Bruxelles le 24 octobre 1356; il sera assassiné en 1388 par le Sire de Gasbeek dont le château sera détruit par les Bruxellois.

C'est au quatorzième siècle qu'est aussi construite la deuxième enceinte de Bruxelles, enceinte qui entoure une super-

ficie de 450 hectares, et aussi qu'est créée l'obligation militaire, par tirage au sort, pour les gens de métiers.

En 1304, c'est la construction de la chapelle du Grand Serment au Sablon et l'arrivée, suivant la légende de Beat Soetkens, de la vierge miraculeuse.

C'est également au Sablon : le tir vertical au Papegaai, la formation de l'Ommegang, procession, cortège et surtout grande fête avec banquet.

La vocation du quartier du Sablon et de la rue aux Laines s'affirme comme lieu de résidence de la noblesse. De somptueux hôtels de maître s'édifient, le palais de la Cour s'agrandit, sur la place Royale, devant la place des Bailles.

Le lignage des Clutinc, dont les destinées se mêlent à celles de la Cité, est au premier rang et au sommet de leur puissance au quatorzième siècle. Ils possèdent le Domaine de Blindenberg, par-

icipent aux réunions d'hommes libres et figurent à la cour du Prince. Ils participent au tournoi sur le marché en 1439, le 4^e de may, tournoy auquel le bon Duc Philippe convie la noblesse brabançonne.

Au quinzième siècle, sous la Maison de Bourgogne, réalisation de grands tournois, de concerts, de fêtes.

Un terrible incendie de l'église de la Chapelle détruit 2.400 maisons.

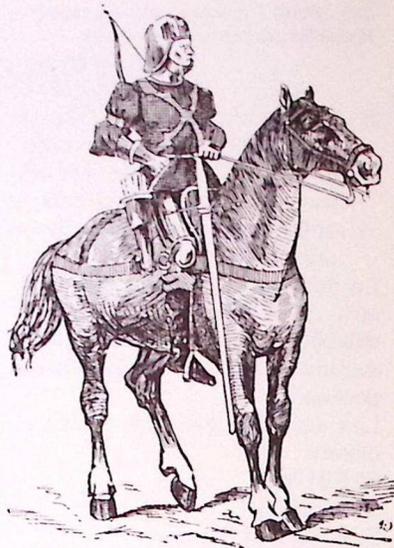
En 1421, fondation de l'Université de Louvain, le magistrat s'étant opposé à son établissement à Bruxelles; Bruxelles qui, en 1436, totalisait 40.000 habitants. Le parc de Bruxelles devient un jardin d'agrément avec un jeu de paume, un labyrinthe et un étang.

Archer des bandes d'ordonnance créées par Charles le Téméraire.

En 1435, construction de l'église Notre-Dame au Sablon; style gothique tertiaire fleuri ou flamboyant.

Au seizième siècle, les nobles émigrent vers les terrains du Sablon et au Pré aux Laines.

En 1516, la famille de Tour et Taxis fonde le premier service des Postes. Philippe II nomme Marguerite Gouvernante Générale. Le peuple est exaspéré par la présence des troupes espagnoles, Granville devient impopulaire, l'opposition aristocratique inspirée par le Prince d'Orange devient de plus en plus forte. Philippe II reste inflexible, n'accepte aucune concession et



exige le maintien de l'unité de la foi.

Sous l'inspiration de Marnix de Ste-Aldegonde, les nobles rédigent un acte d'union appelé « Compromis des Nobles ». C'est en l'hôtel de Culembourg, actuelle Caserne Prince Albert, qu'en l'année 1568 eut lieu le banquet des Gueux au cours duquel il fut signé. Le Duc d'Albe fit raser l'hôtel, on jeta du sel sur le terrain et on y éleva une colonne expiatoire.

Les comtes d'Egmont et de Hornes furent décapités sur la Grand-Place le 5 juin 1568, leur hôtel fut saisi et le mobilier et la vaisselle vendus aux enchères.

Le soir du 5 juin, le Grand Serment, dont d'Egmont avait été le Roy, vint en corps enlever la dépouille mortelle et la transporta en cortège au couvent des Récollets, où elle fut veillée jusqu'aux funérailles.

Exaltée, la populace, les « iconoclastes », cherchent à détruire tout ce qui constitue le culte catholique; la vierge miraculeuse

Sceau de Jean I^{er}, dit le Victorieux.



du Sablon disparaîtra dans ce carnage.

Au dix-septième siècle, l'hôtel d'Egmont avec sa partie gothique subsiste encore. Une première fontaine est érigée Place du Sablon en 1661. Elle sera remplacée en 1771 par la fontaine de Minerve.

C'est la veuve du Comte Jean d'Egmont qui acquit les terrains du Parc d'Egmont. En 1532 elle y fit construire un premier hôtel puis un second en 1548. Les statues qui se trouvaient devant la façade du palais de Granville ornent la pelouse de ce parc : Peter Pan et le Prince de Ligne. En 1615, l'Infante Isabelle abat

elle-même le Papegay placé en haut du campanile du Sablon et est ainsi proclamée Roy du Serment.

En 1753, l'hôtel de Bourmonville est rebâti par les propriétaires, de Merode-Westerloo. Le Duc d'Arenberg acquiert l'hôtel d'Egmont. L'hôtel de Lannoy, au n° 13 de la rue aux Laines, est construit en 1762 en style Louis XV.

Le 3 et le 5 de la rue aux Laines appartiennent au dix-huitième siècle à la Marquise de Risbourg, le n° 11 de la même rue au Baron de Willebroeck et de Ruysbroeck et en 1860 au Comte 't Serclaes-Tilly.

Au n° 7 nous trouvons une auberge dès le dix-huitième, tandis que le n° 17 qui appartient à la Vicomtesse de Humbeek deviendra l'Hospice Ste-Gertrude. Au n° 21 nous trouvons un petit hôtel de la famille de Merode.

C'est au dix-huitième siècle que l'on crée la place Royale et que l'on y édifie une statue de Charles de Lorraine.

C'est en 1827 que l'on percera le premier tronçon de la rue de la Régence, dans laquelle on construira en 1872 le Conservatoire de Musique, à l'emplacement de l'hôtel de La Tour et Taxis.

BIBLIOGRAPHIE

Bruxelles, croissance d'une Capitale – Fonds Mercator.

Histoire de Belgique – Sosset, 1907.

Bruxelles au Temps jadis.

En flânant dans les rues d'un vieux quartier – M. Duwaerts – Folklore brabançon, déc. 1958.

Histoire de Bruxelles – Marcel Vanhamme.

Historique du Grand Serment Royal et Noble des Arbalétriers de Notre-Dame du Sablon – O. Petitjean.

Centre d'études et de recherches Urbaines – E.R.U. – rue aux Laines à Bruxelles – 1980.

La Belgique illustrée.

Le Quartier du Sablon – Louis Thomas.

Mes remerciements vont aux Archives de la Ville de Bruxelles, où j'ai pu consulter de nombreux documents, et à la Bibliothèque des Antiquaires du Sablon.



Jeanne et Wenceslas accordèrent aux Brabançons la chartre de la Joyeuse Entrée en 1356.

Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles (6)

par Gladys GUYOT,
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

Het Hof te Poddegem à Grimbergen

À l'écart du village dans la vallée du Maalbeek longeant de petits bois de peupliers et bouleaux, dans un endroit paisible et poétique, se dressent les bâtiments de l'ancien « Hof te Poddegem ». Cette dénomination est d'origine franque dont le préfixe « Pudde » dérive du langage parlé, assez fréquent dans les termes en « ud » ou « ad », ainsi « kudde » (troupeau), « schud-den » (secouer). Poddegem désignerait donc l'habitation de la famille de « Pud ».

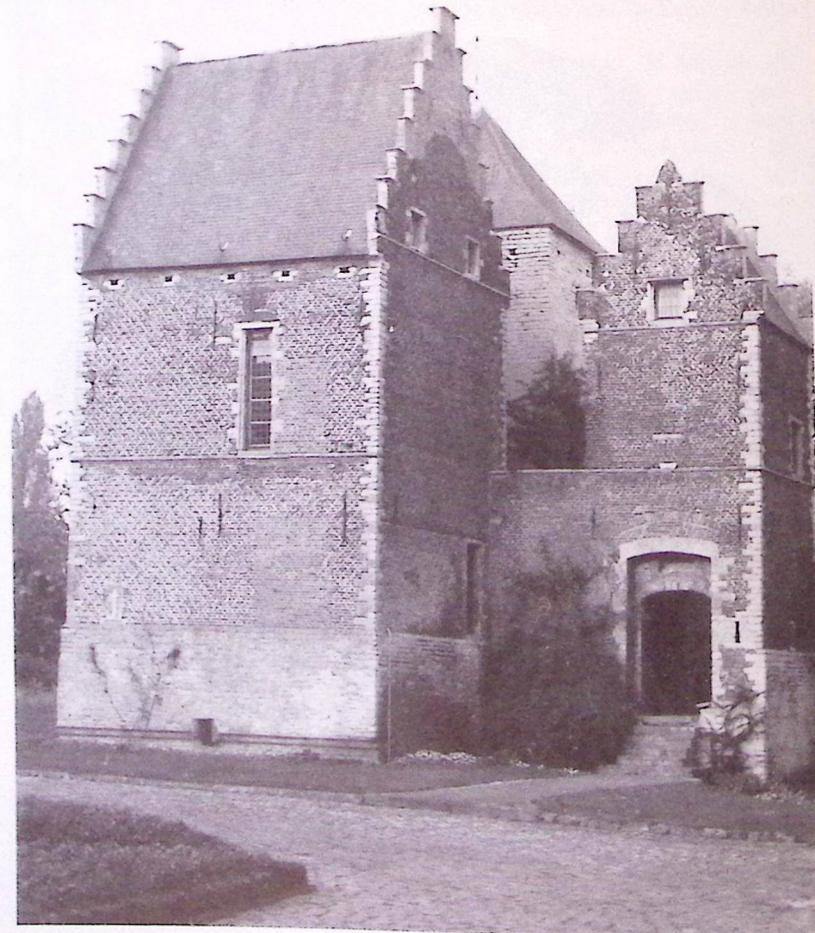
Il faut d'ailleurs distinguer « l'Hof te Poddegem », fief des seigneurs de Grimbergen et la grande ferme du même nom, près de là, à la limite de Beigem, Humbeek et Grimbergen, et relevant de l'abbaye norbertine dans ce dernier village. Actuellement, il n'en reste plus de traces.

(6) Voir également « Brabant Tourisme » n° 6/1987 ainsi que les n° 1, 2, 3 et 4/1988.

Le bâtiment d'entrée de l'Hof te Poddegem flanqué d'une fière tour à redents.

Au contraire, « l'Hof te Poddegem » a été conservé quoique très modifié. Ses premiers pro-

priétaires en portèrent le nom mais semblent s'être éteints au milieu du XIV^e siècle, ils eurent



Le château de rivieren vers 1560, gravure de Hans Collaert d'après le dessin de Hans Bol.

pour successeurs des membres de la famille van Dielbeke. Une des leurs, Jeanne, femme de Jan van Muysene, reçut l'Hof dans sa part d'héritage en 1351; une des petites-filles de ce ménage, Béatrice van Muysene, épousa Nicolas van Heetvelde et après la mort de son mari, en 1464, ses biens furent dénombrés comme suit : une habitation en pierres, une tour, un moulin, 42 bonniers de terres labourables, 4 de prairies, etc., soit une seigneurie assez importante dont certains bâtiments témoignent encore. Par Jan van Heetvelde, fils de Nicolas, mari de Catherine Hinckaert, et son fils Thierry, Poddegem advint à Catherine van Heetvelde, femme de Guillaume de Baronaige, seigneur de Mouwe (serait-ce Wouw, N.Bt?). Leur héritier Henri releva en 1570 trois « pleins » fiefs des Orange-Nassau, seigneurs de Grimbergen, mais une partie en « tomba » dans le creusement du canal de Willebroek. Vers 1600, Poddegem advint à Renaud de Baronaige et eut dès lors les mêmes seigneurs que « l'Hof ten Berg » à Beigem, sauf qu'il resta plus longtemps dans la famille van der Stegen de Putte jusqu'à la mort du comte Joseph en 1851. Les héritiers de ce dernier, Félix d'Udekem, ses frères et sœurs, le vendirent en 1861 ou 1862 au vicomte Louis Helman (1795-1877), d'une famille anversoise dont des membres avaient été seigneurs de Willebroek et de Ruisbroek et vicomtes de Grimbergen par succession, son fils Roger (1830-1879), ministre résident en Grèce et en Turquie, en hérita, mais en confia la gestion à son oncle Eugène qui fit renouveler l'habitation et les écuries.



Le dernier de la famille – peut-être bâtard? – également pré-nommé Roger, né en Suisse en 1864, fit son testament devant le notaire van de Walle à Malines le 14 décembre 1942. Environ 35 ha. furent donnés à l'O.C.M.W. de Grimbergen dont 25 englobés dans le champ d'aviation. En 1954, le manoir, alors en ruines, et 7 ha. furent achetés par Alphonse Emsens, industriel à Tisselt, et sa femme, qui relevèrent ou restaurèrent les bâtiments tels qu'on les voit actuellement. Leur fils Nicky en est maintenant le propriétaire. Des fermiers s'étaient succédé à l'Hof jusqu'à la période contemporaine d'autant plus qu'il avait été, au cours des siècles, peu habité par ses propriétaires. La photo du 1^{er} octobre 1888 témoigne de l'ordonnance assez confuse des bâtiments, au surplus dissimulés par des arbres. A l'avant-plan, l'ancienne tour massive en pierres sur assises de briques, au toit à quatre pans alors en tuiles, maintenant en ardoises, devait être l'habitation primitive en style roman. A l'intérieur, on a découvert une tour de garde encastrée dans des poutres plus récentes soutenant le toit. Ce bâtiment était accolé à

un autre en briques sur assises de pierres et transformé au cours des âges. C'est maintenant une jolie tour à redents aux anciennes meurtrières élargies en fenêtres et dont un des côtés est marqué d'une croix blanche à la chaux. Serait-ce la marque qu'un prêtre, peut-être un religieux de l'abbaye voisine s'y serait caché pendant la Révolution française? Un tel signe existe dans d'autres fermes de la région.

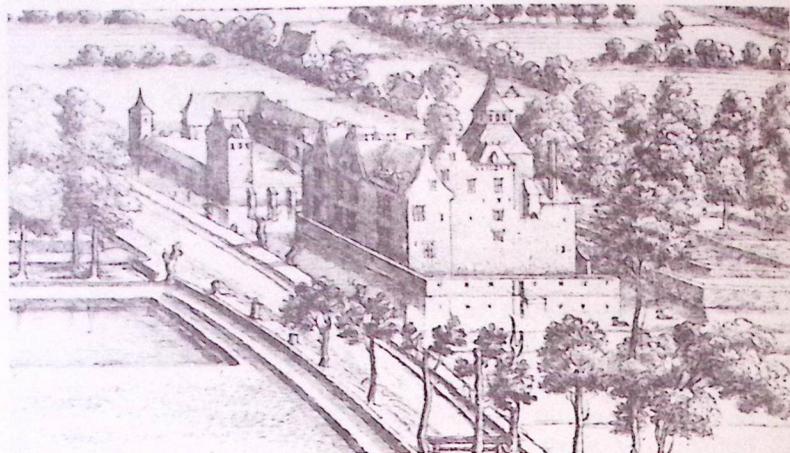
Au nord, un petit donjon à créneaux y est accolé. Une troisième tour, plus petite que les deux autres et communiquant avec elles, au toit également à redents, semble être une ancienne vigie. Les photos, prises récemment, montrent l'état actuel des lieux dont l'originalité les distingue de tout autre « Hof », souvent devenu une gentilhommière comme « l'Hof ter Zittard » ou « ten Berg » à Beigem. L'Hof te Poddegem garde peut-être mieux que d'autres les vestiges de son passé dans un cadre adéquat.

Le château de Rivieren à Ganshoren

Au Moyen Age, Jette et Gansho-

Le château de Rivieren en 1694, vu du nord-est, gravure de J. Harrewijn.

ren ne formaient qu'un village relevant de la châtellenie de Bruxelles, mais comprenant plusieurs fiefs appartenant la plupart aux Clutinc, une des plus anciennes familles drapières de la ville. Leur fortune leur avait permis d'élever un « steen » (maison fortifiée en pierres) sur le « Blindenberg » près de Sainte-Gudule. A Jette, ils avaient acquis la cour féodale de Ganshoren (toponyme signifiant « marais aux oies » ou « cri des oies ressemblant à celui du cor ») dont relevait « het Hof te Rivieren » qui avait lui-même une cour féodale et une cour censale, appelée « Echelepoel » = « marais aux sangsues ». Le nom de « Rivieren » provenait des premiers feudataires de l'Hof, les Rivieren d'Aarschot. Marguerite Clutinc, veuve du chevalier Charles de Rivieren, résigna, en 1330, l'usufruit de ce domaine, en présence de Guillaume Clutinc, seigneur de la cour féodale de Ganshoren, à ses quatre fils qui, à leur tour, le cédèrent à leur frère naturel, Henri. Celui-ci et sa femme Elisabeth ainsi que

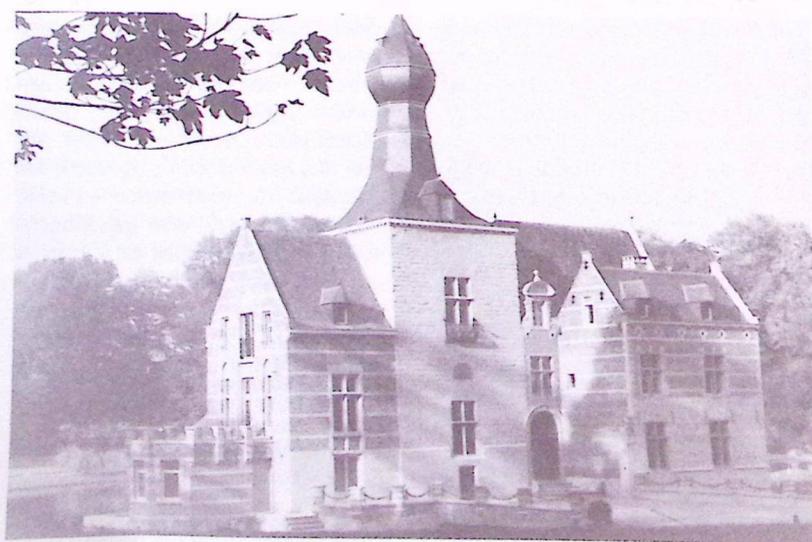


leurs deux fils le vendirent en 1360, avec l'autorisation de Marie Clutinc, fille de Franco, dame de Ganshoren, etc... Après des propriétaires éphémères, Rivieren aboutit en 1467 à Jean Stoop, dont le fils Henri, conseiller de Brabant, eut de sa femme Barbe Ofhuys, une fille Elisabeth, dame de Jette, Ganshoren, Rivieren, qui épousa Jean van der Eycken, receveur général du Brabant, conseiller et maître des requêtes à la Chambre des Comptes. A leur fils Corneille, « le bon chevalier », du lignage Serroelof, bourgmestre de Bruxelles en 1566, Philippe II

avait engagé en 1558, les trois degrés de justice. Il avait épousé Elisabeth Estor, d'une ancienne famille bruxelloise, alliée à une descendante des Berthout, mais son frère Jean Estor, seigneur de Bigard, fut soupçonné d'hérésie et décapité avec sa mère, de même, le fils de Corneille et d'Elisabeth, ne perdit pas la vie mais ses biens confisqués et vendus par autorité de justice en 1588.

La seigneurie de Rivieren fut achetée par Jean de la Marsille (La Margelle...) d'une famille de Rebecq, commissaire aux chevaux limoniers de l'artillerie espagnole puis capitaine d'une compagnie d'artillerie wallonne, tué au siège de Cambrai en 1595. Sa veuve, Emérentienne des Marès, d'une famille près de Lille, se maria à l'ami de son époux défunt, Antoine de Vriese de Tassis, probablement un bâtard d'un des maîtres de la poste impériale. Le ménage acquit aussi en engagère les seigneuries de Jette, Ganshoren et Rivieren en 1626, dont il revendit déjà la nue – propriété en 1628 à François I^{er} de Kinschot (1577-1651),

Cette vue du côté sud du château permet une échappée sur le donjon couronné du toit bulbeux.



alors trésorier général des Finances et futur chancelier de Brabant, et à sa femme, Marguerite Boote, fille d'un conseiller des Finances. Ils les achetèrent d'une manière absolue en 1643. François II de Kinschot (1616-1700) parcourut une brillante carrière juridique et politique, mais à défaut de fils, sa fille Anne-Françoise ayant épousé contre le gré paternel, un seigneur d'origine espagnole, il la déshérita et nomma son petit-fils, Gérard-François de Villegas comme son héritier testamentaire. Celui-ci, n'ayant pas eu d'enfant, laissa ses seigneuries à son neveu, Jean-Dominique de Villegas de Kinschot, dont le fils Gaspard-Bernard releva le titre de comte de Saint-Pierre Jette en 1767 que son trisaïeul, François II de Kinschot, avait reçu en 1659. L'arrière petit-fils de Gaspard, le comte Ulric (1844-1934) fut bourgmestre de Ganshoren de 1873 à 1912. Ainsi les Villegas possédèrent-ils le château de Rivieren pendant huit générations et le vendirent-ils en 1977 à une Société qui le restaura très bien et le revendit par la suite sans qu'on en connaisse le propriétaire actuel.

Le donjon primitif faisait probablement partie d'un système défensif autour de Bruxelles et dont il reste, entre autres, celui plus petit du « Torenhof » à Kobbe-gem. Construit en grosses pierres régulières des carrières environnantes, nombreuses autrefois dans la région, il comprenait, comme à Moriensart, à hauteur d'une plinthe d'environ 2 m.50, la porte d'origine, maintenant murée et marquée d'une croix, accessible jadis par une passerelle, enlevée en cas de danger. Au contraire des donjons de Grand Bigard, Moriensart et quelques autres, restés isolés, celui de Rivieren à l'instar de maints autres, a été encastré dans des bâtiments successifs. La gravure de Hans Collaert, d'après le dessin de Hans Bol, vers 1560, montre le château entouré de douves déjà élargies, d'avenues conduisant au châtelet d'entrée et d'un pont-levis en bois donnant sur une cour, bordée à gauche de la ferme traditionnelle, et à droite, de bâtiments très inégaux, aux pignons à redents et petites fenêtres, du donjon surmonté d'une haute toiture à deux girouettes. De 1664 à 1667, François II transforma le vieux château mé-

diéval en un « château de plaisance » selon les normes du XVII^e siècle. Les constructions furent régularisées, une aile bâtie à l'E. contenant le grand salon au plafond mouluré portant les armes Kinschot, les fenêtres élargies aux pignons baroques, une creusée dans le donjon, dominé par un toit colombier terminé par le bulbe classique de l'époque, le « neerhof » et les avenues régularisées, les jardins à la française, au-delà desquels de petites fermes se dissimulaient dans la verdure le long des champs.

Deux dessins du même siècle représentent un petit jardin à l'arrière du côté N.O., tandis qu'au S., une chapelle castrale gothique était accolée au donjon, mais disparut au XIX^e siècle. Vers 1870, la ferme fut remplacée par des dépendances, le pont à quatre arches en pierres de 1786 par une arche unique, une terrasse surélevée donne dans la bibliothèque.

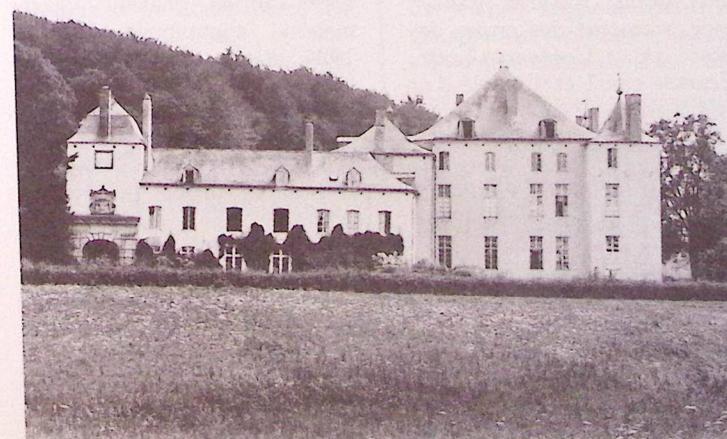
La restauration récente a remis le château en valeur; la pierre gravée aux armoiries de François II de Kinschot et de sa première femme, Gertrude Lanchals, remplacée entre les deux fenêtres du donjon, avec la devise : « Tempus est ». Le lion héraldique aux armes Villegas de Saint-Pierre Jette sommait autrefois le pilori de justice de Jette, semble accueillir les visiteurs à l'entrée du château.

Cet ancien château-fort de plaine a gardé l'essentiel de son architecture d'autrefois, mais son environnement a tout-à-fait changé non pour le meilleur, hélas pour le pire !

Le château de Bonlez

La toponymie de Bonlez dérive du gaélique et provient de deux

Le château de Bonlez se niche au creux d'un splendide domaine boisé.



racines : « boun » = base et « learg » = « lés », donc « accès de la colline du côté du soleil ». Cette situation favorable explique son habitat ancien prouvé par des « tumuli ».

Les premiers seigneurs de « Bonleir » sont connus par des donations à l'abbaye cistercienne d'Aulne et par leurs dé mêlés avec cette même abbaye. Ils s'éteignirent probablement au XIII^e siècle car à cette époque un cadet de l'importante maison de Walhain, Guillaume, est cité comme seigneur de Bonlez entre 1271 et 1281. Depuis lors, la seigneurie releva de celle de Walhain et en prit les armes. Par alliance, Bonlez passa aux Hosden ou Hosdain, dont la biographie d'un des leurs donna lieu à des légendes, en tout cas, il vendit ses biens en 1635 à Christophe van Etten, premier seigneur haut-justicier, qui les revendit à son beau-frère, Louis-François Verreycken, seigneur d'Impde (Wolvertem), de Sart, Ruart à Ways et de Gesves, premier secrétaire et audientier du Conseil privé, créé baron de Bonlez en 1643 et de Gesves en 1649. L'ainé de ses nombreux enfants, Pierre-Ignace hérita de plusieurs seigneuries dispersées dans tous les Pays-Bas, bailli de Nivelles et du Brabant wallon de 1649 à 1679, il en fut récompensé par l'érection de la terre de Sart en comté en 1674. Sa petite-fille épousa Philippe-Roger de Varick, seigneur de Court-Saint-Etienne, vicomte de Bruxelles, comte de Sart et baron de Bonlez, ces deux titres « causa uxoris ». Le 30 décembre 1768, il présida l'assemblée paroissiale de Bonlez qui décida la reconstruction de l'église, confiée à l'architecte de la Cour, Laurent-Benoît Dewez (1731-1812). Par alliance, le château advint à François-Bernard van

der Gracht, baron de Romerswael (1785) puis à son beau-frère, Léopold, prince de Gavre (1788).

En 1805, le château fut acheté par un riche Hollandais, le baron van Lockhorst de Tolle et Veenhuyzen qui le laissa à sa fille, Hermine remariée en 1829 à Charles-Napoléon, duc de Corswaren-Looz, dont elle redora le blason. Le parc avait alors : « la longueur de six bonnes dizaines de chapelet récitées sans bredouiller », mais à la fin du XIX^e siècle, il ne fallait plus que quelques « Ave » tant la prodigalité des ducs les avait ruinés. Aussi, en 1916, le château fut-il acquis par Frans Segers, époux de Reine Negri, qui le revendirent en 1927 au diplomate et mécène anversoïis, Emmanuel Havenith. Celui-ci acheta des milliers de briques espagnoles provenant des travaux de la jonction à Bruxelles pour consolider les murs branlants et il orna les salons d'œuvres d'art. Mais son fils Horace l'aliéna en 1980 à Fernand Ullens de Schooten, président de la S.A., propriétaire actuel, qui dragua les douves et installa le confort moderne dans le château.

La vue prise le 7 août 1889 montre la façade N. et le majestueux portail d'entrée Renaissance, surmonté des armes des ducs de Corswaren-Looz : « Ecartelé aux 1 et 4 burelé d'or et de gueules qui est Looz, aux 2 et 3 d'argent à deux fasces de sable qui est Diest, le surtout d'hermines à deux fasces de gueules qui est Corswaren », surmonté de la couronne ducal, portail franchi par un pont-levis en bois. Ce portail est dominé par une tour mansardée. Les sept fenêtres de la plus large façade, encadrées de pierres blanches, ont été agrandies, celles du rez-de-chaussée et les

mansardes supprimées. En août 1889, un grand arbre cache l'autre aile qui ne compte que quatre fenêtres. On ne voit pas non plus la jolie galerie, peut-être celle des anciennes écuries?, qui rejoint par une tourelle carrée l'aile qui apparaît comme centrale à deux étages et demi et terminée par quatre tours également carrées au toit achevé par un minibus. Les anciennes douves, élargies en étangs et agrémentées de jets d'eau sont accessibles par de grands escaliers descendant de la galerie et une terrasse faisant le tour du château. Au-delà des douves, une ancienne tour isolée devait avoir un rôle défensif et était jadis reliée à la façade N. comme le montre la gravure de Harrewyn (1660-1740).

Depuis 1889, le château a été décapé et les belles briques, chaînées et anglées de pierres blanches, remises en valeur. On accède à Bonlez par une route sinueuse, longeant des prairies et bois épais derrière la demeure vraiment seigneuriale.

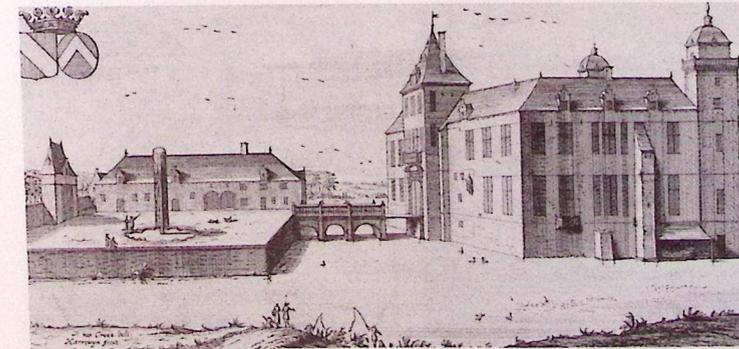
La « Fosse » ou « L'Hof te Putte » à Dilbeek

Ce château, situé sur un monticule et dans un beau parc derrière l'ancien château Viron, maison communale depuis 1924, doit sa dénomination au fait qu'au XVI^e siècle, les Espagnols confisquèrent « la maison entourée de fossés, avec ferme, terres, pâtures et bois ». On voit encore ces fossés, maintenant desséchés, au pied de remparts devenus herbeux et qui devaient servir de défense au castel primitif si c'en était un. En 1586, messire Godefroid de Laistre et sa sœur Anne rentrèrent en possession de leur domaine. Après plusieurs propriétaires dont l'identité est peu connue, « La Fosse »

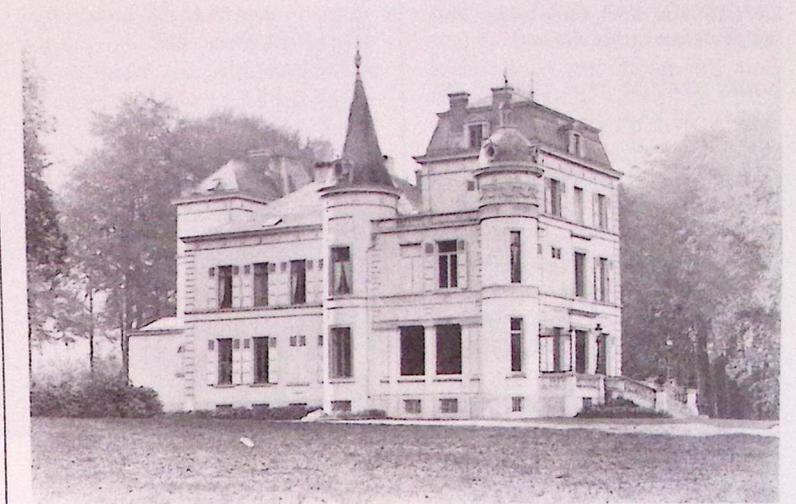
L'ancien château « Hof te Putte » à Dilbeek est devenu la maison communale depuis 1924.

fut achetée en 1773 par Nicolas de Beelen Bertholff (1738-1798), avocat au Conseil de Brabant et par sa femme, Caroline-Eugénie Sanchez de Castro y Toledo, qui édifièrent probablement le château actuel. Au XIX^e siècle, la propriété appartient à la famille Moeremans d'Emaus qui la vendit, après 1942, à une dame Sterckx, laquelle la revendit, en 1952, aux religieuses hospitalières de Saint-Joseph. Celles-ci l'aménagèrent en résidence de luxe pour malades et personnes âgées fortunées.

Le château est de plan asymétrique. La façade sud, surmontée d'un pignon mansardé, est encadrée d'une part, entre une tour carrée en ressaut et à deux étages, coiffée d'un toit à quatre pans terminé par une plateforme, et d'autre part, d'une large façade latérale également à deux étages, à toit mansardé à pans mi-coupés. A la façade nord, à un étage comme celle du sud, s'encastre une tourelle à toit poivrière très aiguë, aux deux tiers du bâtiment, et à son extrémité droite, une tourelle ronde ornée à son sommet d'un bas-relief en forme de guirlande, en-dessous d'un dôme percé de quatre œils-de-bœuf et surmonté d'un petit belvédère. Un



La gravure de J. Le Roy levée en 1696 montre le château d'Impde entouré de ses douves médiévales.



large escalier en pierre donne accès à la façade sud et un second à celle latérale droite, dont le vaste perron est maintenant abrité par une véranda. Sinon l'aspect du château est demeuré intact, le parc, quoique diminué, comprend de magnifiques hêtres pourpres centenaires et d'autres beaux arbres. Le tout est très bien entretenu et une belle roseraie enjolie en été le jardin de la résidence « Maria Assumpta », dont le nom de la rue « Henri Moeremanslaan » évoque un des anciens propriétaires.

Le château d'Impde

Le premier seigneur connu est Onulphe de Wolvertem, qualifié « d'homme libre » dans la charte

de l'abbaye de Diligem en 1095 dont il était le fondateur temporel avec sa famille issue peut-être d'un bâtard de Brabant qui lui resta toujours fidèle. Un de ses membres s'allia avec une jeune fille de la dynastie de Zottegem, ils portèrent dès lors indifféremment le nom de Wolvertem ou de Zottegem. Il s'éteignirent en Brabant à la fin du XIII^e siècle, semble-t-il, sans que l'on connaisse exactement l'emplacement de leur château ou « burcht », au hameau de Meuzegem où l'on a trouvé des traces d'une motte ou à l'endroit actuel du château d'Impde plus près du centre de Wolvertem ? Des membres de la famille de Leeftaal leur succédèrent sans que l'on ne sache grand chose sur eux, ils ont laissé leur nom à un bois dont il reste des vestiges le long de la route Anvers-Bruxelles. Au XIV^e siècle, une alliance fit passer Impde dans la dynastie des Petersheim, vassaux du comté de Looz, et ayant d'autres biens dépendants des ducs de Brabant; cinq de leurs membres se succédèrent à

Les bâtiments de la ferme seigneuriale ont gardé leur cachet d'antan.

Impde dont le plus célèbre est Rogier qui joua un rôle politique important sous Philippe le Bon et mourut peu après 1442. Sa sœur Béatrice (+1455) inaugura, par son mariage, la dynastie de Merode à Impde. L'aîné de ses sept enfants, Jean III (+1483), fit le relief d'Impde encore appelé « d'oude Hof van Leefdaal » alors qu'il y en avait un autre du même nom près de Louvain. Son fils, Jean IV (+1497) et son petit-fils Jean V (+1551) furent seigneurs d'Impde, puis leur cousin, Henri de Merode (+1564), prit en engage de Philippe II tous les droits seigneuriaux à Wolvertem, Impde, Meuzegem et Rossem en 1560. Son fils, Jean VI eut de sa première femme, Mencie de Glimes (+1561) de la maison de Bergen/Zoom, une fille, Marie-Marguerite qui hérita, entre autres, d'Impde; épouse de Jean de Witthem, baron de Boutersem et de Beersel, grand veneur de Brabant, elle fut la dernière Merode à Impde. Sa fille vendit, en 1605, ses seigneuries de Wolvertem et d'Impde à Louis Verreycken (+1621), seigneur de Hamme, époux de Louise Mi-cault, qui inaugure une nouvelle famille seigneuriale de hauts



fonctionnaires, déjà rencontrée aux châteaux de Bonlez et de Laurensart. Son successeur, Louis-François, acheta d'une manière absolue toutes ses seigneuries. Celles de Wolvertem et Impde furent relevées par son second fils, Charles-François qui fut créé baron d'Impde en 1659 probablement parce que son château s'y trouvait. Décédé en 1680, sa fille unique épousa un noble de race, Charles-Louis d'Alsace, comte de Boussu, prince de Chimay (+1688), ils furent les parents de Thomas-Philippe, archevêque de Malines, cardinal en 1719. L'ancien château d'Impde, d'après une gravure de 1696, doit probablement dater du temps des Verreycken; il a l'allure, quoique plus sévère, des an-

ciennes demeures féodales un peu modernisées à l'époque de la Renaissance. La poterne d'entrée donne sur le « neerhof » ordinaire entouré de douves, mais orné d'une colonne-fontaine élevée de 17 pieds que deux personnages admirent. Le pont en pierres à triple arche, terminé par une planche-levis et le portail Renaissance débouchent sur le donjon encastré dans des bâtiments plus récents aux hautes fenêtres à meneaux. Deux tours sont agrémentées d'un balcon encadrant un toit à quatre pans inégaux et à forme incurvée, genre baroque. Cet ensemble, assez massif, n'a guère encore le caractère d'un « château de plaisance » comme l'avaient déjà certains de ses contemporains.

En 1700, le prince Charles-Louis d'Alsace, au nom de sa mère, vendit tous les biens patrimoniaux à Wolvertem et Impde au prince Eugène-Alexandre de Tour et Tassis (+1714), dont la famille détenait la maîtrise de la poste impériale depuis Charles-Quint. Mais ces grands seigneurs ne résidèrent guère à Impde car ils avaient des seigneuries plus importantes, comme celles de Braine-le-Château et dans l'Em-

La cour intérieure du « Kasteelhof » d'Impde.



pire. Pourtant la princesse Anne-Louise de Lobkowitz (+1750), femme du prince Anselme-François (+1739), donna des ostensoirs à chacune des églises et bénéficia la chapelle « O.L.V. der Kranken » à Impde où elle se rendait à pied à la messe le jeudi et le samedi. Son fils, Alexandre-Ferdinand, admis à siéger à la Diète impériale en 1754, quitta les Pays-Bas pour Ratisbonne. Les Tassis vendirent Impde en 1835-36 où ils avaient détruit leur château en 1822 pour en épargner l'entretien.

Son emplacement et les terres environnantes furent achetés par François Pangaert d'Opdorp et sa femme Adélaïde de Meester qui construisirent le château actuel qui n'est guère remarquable. Leur fils traça un parc romantique et de belles allées à l'entour. Mais ses héritiers revendirent l'ensemble, en 1876, à Henri Goethals qui le transmit à ses neveux, sauf le château qui passa successivement à des industriels.

Les plus beaux bâtiments rénovés de l'ancien domaine sont le « KAM », brasserie et siège des échevins dans l'Ancien Régime, et la grande ferme seigneuriale du château d'autrefois, bâtie vers 1673, et qui a gardé son cachet ancestral.

Le château de Houtem à Ramsdonk

Le château de Houtem, centre de la seigneurie de ce nom, situé à Ramsdonk, constituait dans l'Ancien Régime un fief « ample » ou « plein », c'est-à-dire simple aux effets moins rigoureux que le fief « lige » dont le vassal devait intégralement servir son seigneur. Il dépendait des seigneurs de Grimbergen et

L'actuel corps de logis du château de Houtem remonte au XVII^e s.

comportait 21 bonniers = environ 21 ha. Ses premiers feudataires furent au XII^e siècle des « Ramesdonck » du village de ce nom; aux XIII^e et XIV^e siècles des Houtem qui donnèrent leur patronyme au château. Au XVI^e siècle, un conseiller intime de Charles-Quint, mais d'origine inconnue, Maximilien Transylvain, brillant humaniste, correspondant d'Erasmus et de Valdès, propriétaire d'un hôtel au Sablon, seigneur de Bouchout à Meise en 1537, avait acheté Houtem en 1522. Epoux de Françoise de Haro, fille d'un riche marchand espagnol établi dans les Pays-Bas, puis de Catherine de Mol, il eut de celle-ci deux filles dont la seconde s'unit à Bernard de Merode, seigneur de Rummen et de Waroux dans la principauté de Liège. Ce seigneur, ardent défenseur de Guillaume d'Orange-Nassau, eut ses biens séquestrés dans le Brabant; son quatrième fils lui succéda pourtant à Houtem ce qui fait supposer qu'il n'était pas du parti des révoltés. En 1607, il vendit la seigneurie à Philibert de Mol, doyen de Sainte-Gudule, qui reconstruisit le château et le revendit en 1609 à Maximilien de Hornes, bâtard de Martin de Hornes, seigneur de Braine-le-Château. En 1640, la seigneurie échut à un descen-

dant de Louis van Bodeghem, architecte de Marguerite d'Autriche, Jean van Beughem, marchand enrichi dont le frère Mathieu avait épousé Constance-Marie Rubens, petite-fille du peintre et d'Isabelle Brant. La famille de Beughem posséda le château de Houtem jusqu'en 1878, année où elle le vendit à un de ses parents, Léopold-Pierre de Meester (1825-1885), conseiller provincial d'Anvers, dont les descendants le possèdent toujours.

L'ancien château, entouré de douves franchies par un pont-levis était enclos de bâtiments terminés par des toits à redents et des tourelles. L'actuel, au corps de logis central, semble remonter au XVII^e siècle, il est flanqué de deux ailes inégales partiellement reconstruites et entourant la cour d'honneur. Les fondations anciennes, de plusieurs mètres au-dessus de l'eau, sont bien conservées. La grille d'entrée du parc, qui porte des traces de réparation, provient probablement du parc de Bruxelles où les grilles furent endommagées dans les combats de 1830. Une avenue de hêtres relie le château à l'église proche comme dans beaucoup d'anciens domaines.

(à suivre)



Ragenufle, la petite sainte d'Incourt!

par Joseph DELMELLE (†)

Il existe des villages dont l'homonymie provoque parfois des confusions amusantes ou regrettables.

Un Incourt est Français. Il se situe au cœur de l'Artois entre Saint-Pol et Hesdin.

Un autre Incourt, Brabançon celui-là, règne sur une petite partie de la Hesbaye. Arrive-t-il que l'on prenne ce village-ci pour l'autre? Non, sans doute, même s'ils ont, en commun, la vertu de modestie. Incourt-France, comme Incourt-Brabant, a son pèlerinage annuel. Celui-ci est animé par une confrérie charitable dont saint Roch est le patron.

Dans notre Incourt, le Brabançon, d'aucuns ont peut-être parfois recours à saint Roch dont l'intercession est bénéfique, dit-on, dans certains cas, en particulier contre la peste et la rage... des maladies qui, fort heureusement, ne sévissent plus que très exceptionnellement de nos jours. Mais l'audience dont jouit peut-être saint Roch est minime, de toutes façons, comparativement à celle dont bénéficie sainte Ragenufle.

Notre Incourt semble avoir l'exclusivité ou, si l'on préfère, le monopole de cette élue dont le *Dictionnaire historique des Saints* de John Coulson et Bernard Noël, ouvrage d'un incontestable sérieux ayant été édité en 1964 à Paris par la Société d'édition de Dictionnaires et d'Encyclopédies, ne fait nulle

L'église Saint-Pierre d'Incourt contient le reliquaire de sainte Ragenufle.

mention. Qui donc était Ragenufle?

Une sainte légendaire ou historique?

Les Hesbignons d'Incourt racon-

tent que Ragenufle, née à l'époque de Dagobert I^{er}, était la fille d'un riche fermier.

Certain jour d'un août caniculaire – pendant « l'aous' des fours » comme on dit dans la



La source réputée miraculeuse est l'objet d'un pèlerinage actif le lundi de la Pentecôte.

région –, la petite Ragenufle aurait rendu visite aux ouvriers de son père – homme fort avare – afin de leur distribuer un supplément de pain. Or, il se fit qu'elle rencontra l'auteur de ses jours qui, soupçonneux, lui demanda ce qu'elle transportait de la sorte. La sainte, confuse, ouvrit son tablier. Les pains s'étaient changés miraculeusement en briques. C'est pourquoi, prétend-t-on, on donne parfois le nom de « briquet » aux tartines que les travailleurs emportent pour la journée.

On raconte aussi que, pressée par ses parents de convoler en justes noces, Ragenufle, bien décidée de se consacrer entièrement à Dieu, se serait enfuie du toit paternel et se serait réfugiée dans les bois d'Incourt où une source aurait jailli afin de combler sa longue soif.

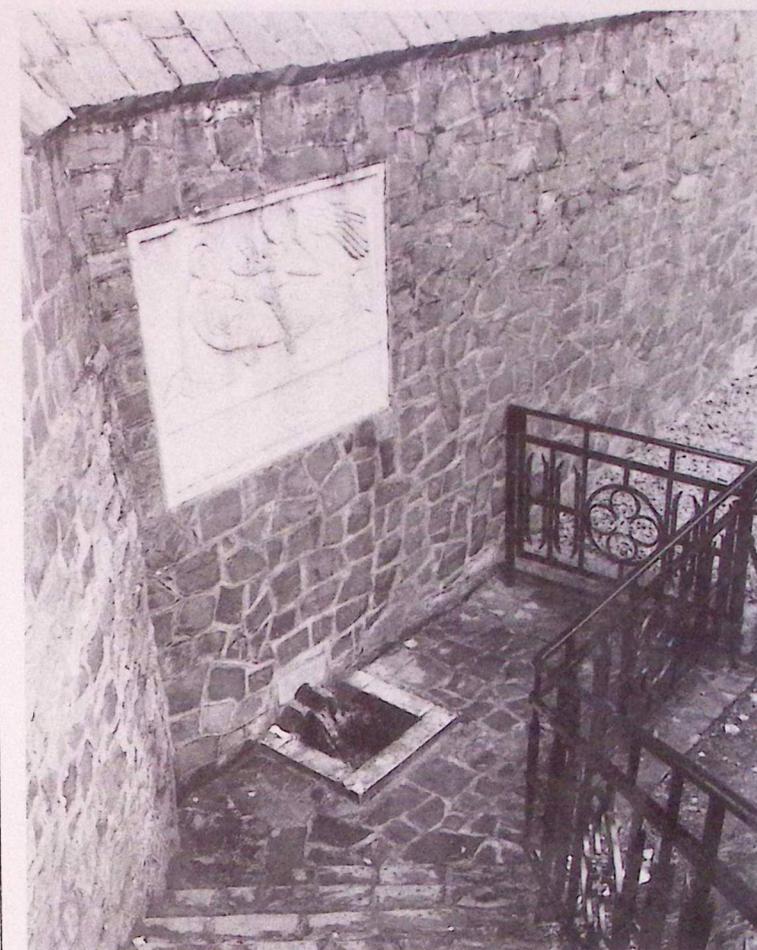
On affirme de plus, que la petite sainte hesbignonne, qui aurait vu le jour au hameau de Brombais, serait décédée le 14 juillet 650. Certain de ses biographes situe cependant sa mort vers l'an 639. Desneux la fixe en 650 ou 652.

A Incourt, on célèbre sainte Ragenufle le jour de l'anniversaire de sa disparition – soit le 14 juillet – et un pèlerinage à la chapelle qui lui a été dédiée, et qui jouxte la source à laquelle il a été fait allusion, a lieu le lundi de la Pentecôte. On l'implore pour faire cesser les fièvres.

Ceci dit, la question reste posée : légende ou histoire?

Le fruit d'une transposition?

On risque fort, d'une façon ou d'une autre, de se tromper. Ragenufle a peut-être bel et bien vécu à Incourt. Son père, Ajus



ou Aja, propriétaire d'une ferme : Ajicurtis – qui a donné naissance au toponyme Incourt –, aurait été un proche parent de Pépin de Landen. Ragenufle, en conséquence, aurait été l'une des cousines de sainte Gertrude de Nivelles.

Tels que les rapportent la tradition, les miracles de Ragenufle ne constitueraient que des décalques. Le prodige des pains changés en briques fait penser au miracle des roses d'Elisabeth de Hongrie, mère de Sophie de Thuringe devenue duchesse de Brabant par son mariage avec Henri II. Quant au récit qui nous montre la petite sainte se réfugiant dans la forêt, il rappelle le comportement d'autres « vier-

ges » ou femmes s'exilant volontairement pour ne pas subir un destin ne répondant pas à leurs souhaits. Il y a une certaine ressemblance entre Ragenufle et Geneviève de Brabant.

Certains supposent que la légende – car ce ne serait qu'une légende! – de sainte Ragenufle ne représenterait qu'une transposition de la vie de sainte Elizabeth, transposition réalisée par les habitants d'après les récits hagiographiques colportés – et arrangés, embellis, sublimés – par les moines cisterciens de Villers-la-Ville qui possédaient, en Hesbaye, d'importantes propriétés dont, par exemple, la grange de Sart-Risbart et la ferme de Mellemont à Thorembeis-les-Bé-

guines. A Incourt même, les moines de Villers avaient des terres obtenues par cessions ou échanges. Ils ont été fréquemment en contact, fatalement, avec la population locale qui leur fournissait une partie au moins de la main-d'œuvre qui leur était nécessaire. Cette population était fort peu instruite. Elle était crédule. Elle était avide de merveilles.

Un antidote contre le malheur.

Le merveilleux a le pouvoir de nous distraire d'une banalité qui s'accroche presque inévitablement à la vie quotidienne. Le rêve nous guérit et nous console des maux que nous inflige une réalité souvent blessante. Les gens d'Incourt eurent bien souvent besoin, au cours des siècles, de cet antidote ou de ce remède. Leur village, dont l'existence est attestée dès 643, fut probablement le lieu d'un campement romain et eut à souffrir, tout au long du Moyen Age, des multiples affrontements guerriers opposant le duché de Brabant à la principauté de Liège. Il fut plus d'une fois saccagé, pillé, brûlé par les troupes. En 1599, des mutins de l'armée espagnole le transformèrent en un vaste brasier. Incourt n'est plus, aujourd'hui, qu'une très modeste agglomération. On réalise mal, compte tenu de la situation actuelle, que le village fut, jadis, un centre non dépourvu d'importance. Son église eut un chapitre de douze chanoines. Et, pendant longtemps, la localité fut le siège d'une mairie ayant juridiction sur une portion assez vaste de la Hesbaye brabançonne. Par ailleurs, Incourt obtint, dès 1406, le droit de tenir un marché franc hebdomadaire. Le village fut un centre de culture du lin, commerçait activement avec l'exté-

rieur, et posséda jusqu'à trois brasseries, ce qui laisse supposer qu'il produisait également de l'orge, du malt, du houblon...

Du passé au présent.

Le passé ne reste pas uniquement écrit dans les livres. Il est toujours vivant. On continue, à Incourt, à prier sainte Ragenufle en l'honneur de laquelle une chapelle – bordant la route de Louvain à Namur – a été édifée en 1953 sous le pastorat de l'abbé Maurice Wolputte. Cette chapelle, à laquelle est annexé une sorte de petit jardin clôturé à l'intérieur duquel coule la source réputée miraculeuse, a été consacrée le 24 mai 1953 par Monseigneur Versteyle, prélat de l'abbaye de Parc-le-Duc près de Louvain. C'est là le but du pèlerinage, encore assez suivi par les gens de la région, du lundi de la Pentecôte. On croit que l'oratoire actuel a eu un prédécesseur au moins. Cette chapelle, qui mérite une halte attentive, est l'une des « attractions » d'Incourt. Une autre est constituée par l'église. L'église d'Incourt porte, au-dessus de sa porte d'entrée, un chronogramme donnant le millésime de 1780. L'édifice actuel a succédé à plusieurs autres. Le premier a disparu afin de faire place, en 1036, à un autre, bâti grâce à l'intervention pécuniaire de quelques nobles personnages. Dépendant au spirituel de l'évêché de Liège – représenté par un dignitaire ecclésiastique qui possédait aussi le pouvoir temporel, mais qui, en l'occurrence, se trouvait dans l'obligation de le céder au duc de Brabant! –, la paroisse d'Incourt fut soumise, sur le plan fiscal, à un régime très particulier, devant céder la moitié de ses revenus à l'abbaye liégeoise de Saint-Lau-

rent. Peu importe! En 1245, le délabrement du bâtiment incite les chanoines à en entreprendre la reconstruction. L'église actuelle est donc, sauf erreur ou omission, la quatrième au moins de la lignée. Elle n'est pas sans intérêt: ancien maître-autel à colonnes torves de style Renaissance, confessionnal en chêne sculpté du XVII^e siècle, reliquaire de sainte Ragenufle, chemin de croix assez quelconque mais dont les dédicaces racontent certains « moments » de l'histoire intime du village... A l'extérieur, de vieilles tombes aux inscriptions effacées restent comme les témoins muets des laborieuses générations paysannes d'un passé plus ou moins lointain. Situé à bonne distance de la chapelle et de la fontaine Sainte-Ragenufle, le centre du village ne rassemble qu'une partie des maisons du troupeau, d'un troupeau ayant toujours vécu sous le signe de la dispersion, avec des hameaux et des écarts constitués en général, en ce qui concerne ces derniers, de fermes vigoureusement scellées dans la terre grasse et fertile d'une Hesbaye qui, parfois, fait songer à la Beauce de Pégy. Nous sommes ici dans le domaine de Cérès. La campagne est belle. Elle demeure le grand, le principal souci des hommes. Et que la ville semble donc lointaine, et étriquée, et rébarbative, face à ces étendues où l'air circule largement, où la vie reste rythmée par la vérité – qui est permanence – d'une météorologie dont chaque saison commande différemment la marche!

La chapelle Sainte-Ragenufle fut édifée en 1953.



Un indice de paix

Les pralines bruxelloises

par André HUSTIN

Bruxelles devient, de plus en plus, sans même y prêter attention, une capitale de la praline. Ses hommes politiques n'affirment-ils pas que « les Bruxellois sont chocolats? ».

En visite ici, les Français désignent pourtant rarement par « pralines » ce qu'ils appellent innocemment « des chocolats belges ». Le maréchal du Plessis-Pralin doit se retourner dans sa tombe! Mais le fait est là. Il y avait avant-guerre à Bruxelles quatre ou cinq chocolatiers et une cinquantaine de magasins où se vendaient des pralines. Aujourd'hui, on en compte plus de cinq cents, toutes tendances confondues. Quelqu'un a même écrit que « la praline est une manière de vivre ». S'il en est ainsi, ne vaut-il pas la peine de s'y attarder?

Lors de l'été 1987, pour illustrer cette évolution – qui paraît s'opposer à la violence des mœurs – une jeune journaliste, Laurence Bertels, fut envoyée en reportage auprès d'un chocolatier de la place qui fêtait le 130^{ème} anniversaire de son établissement. Elle en revint, la phrase vive, et affirma que le fondateur de cet établissement était un Suisse qui, dès 1857, avait inventé la praline bruxelloise et créé le ballotin.

1857, de quoi rêver!

Cette année-là, Léopold I^{er} rêgnait encore et le futur Léopold II, dans l'éclat de ses 22 ans, était déjà marié (depuis quatre ans) à Marie-Henriette de Habsbourg-Lorraine; tandis que Baudelaire publiait « Les fleurs du mal »...

L'inventeur suisse des pralines locales travaillait chez un pharmacien. Son officine se trouvait dans une ruelle courbe qui allait être redressée, plus tard, pour devenir Les Galeries Saint-Hubert. On pouvait acheter là des chocolats analeptiques, antispasmodiques et philygiènes.

C'est qu'avant d'aboutir aux pralines bruxelloises d'aujourd'hui, le chocolat a accompli des progrès souvent secrets, sur quatre siècles. Mais, ces progrès, les connaît-on?

Une conquête retentissante

Une curieuse encyclopédie belge, rédigée en néerlandais (1) attribue à Christophe Colomb l'honneur d'avoir découvert les Aztèques du Mexique et d'avoir ramené dans ses coffres une mystérieuse boisson que les Espagnols appelèrent « *chocolate* ». Voilà qui est assez expéditif! Car Colomb n'a jamais atteint le Mexique. Il s'en est approché lors de son 4^{ème} voyage

lorsqu'il aborda au Honduras, puis, il chercha près de Panama son détroit vers l'Asie, obéissant à l'ordre qu'il avait reçu de la Compagnie espagnole des Indes. Mais Colomb s'intéressait plus aux perroquets et surtout à l'or des Indiens qu'à une boisson quelconque. On le mit aux fers lors de son retour et il mourut plutôt délaissé, ce vieux Génois. Mais, il n'en avait pas moins éveillé l'Europe.

Avant toute chose, les Espagnols occupèrent Saint-Domingue et Cuba. Un des conquérants de cette grande île avait 26 ans. Hernando Cortez était son nom. Ex-étudiant en droit à Salamanque, né en Estrémadure, engagé sous les drapeaux de Gonzalve de Cordoba, Cortez se trouvait là comme planteur et rêvait de suivre Grijalva et Alvarado qui revenaient d'une reconnaissance au Yucatan. Selon ceux-ci, le Nouveau Monde recélait des sociétés très organisées, une religion indienne, des orfèvres remarquables et de fabuleuses richesses.

Alléché par leurs récits, le gouverneur de Cuba, Diégo Polvarrez, désigna Cortez et le chargea de préparer une expédition sur le continent. Le jeune capitaine fit aussitôt astiquer dix canons au vinaigre et rembourrer les cottes de ses soldats.

Il débarqua au Mexique en avril 1519, mais ne parvint à Tenochtitlan, la capitale aztèque, qu'en octobre, après avoir fondé Veracruz, rencontré la faim et connu les fièvres, en passant de la fournaise au froid glacé des plateaux. Il ne disposait, outre ses 10 canons, que de 13 arquebuses, 32 arbalètes, 12 chevaux et 600 hommes à peine, alors que plus de 500.000 Indiens habitaient Tenochtitlan qu'ils avaient conquis eux-mêmes par la force.

Cortez fut donc obligé de combler son infériorité en provoquant la division des tribus indigènes. C'était facile, vu que les Aztèques sacrifiaient aux dieux beaucoup plus facilement leurs voisins qu'eux-mêmes. Un jour, rusé, Cortez démissionna avec bruit de son grade. Le lendemain, devenu citoyen local, il se faisait élire à l'emploi qu'il venait de quitter, profitant de l'occasion pour engager plus de mille mercenaires. Peut-être avait-il lu les conseils publiés sept ans plus tôt par Machiavel, le Florentin? Bref, la conquête de la future Mexico s'acheva en 1521 seulement, après un siège de 65 jours qui ne fut guère apprécié en

Castille, où Cortez ne revint qu'en 1528.

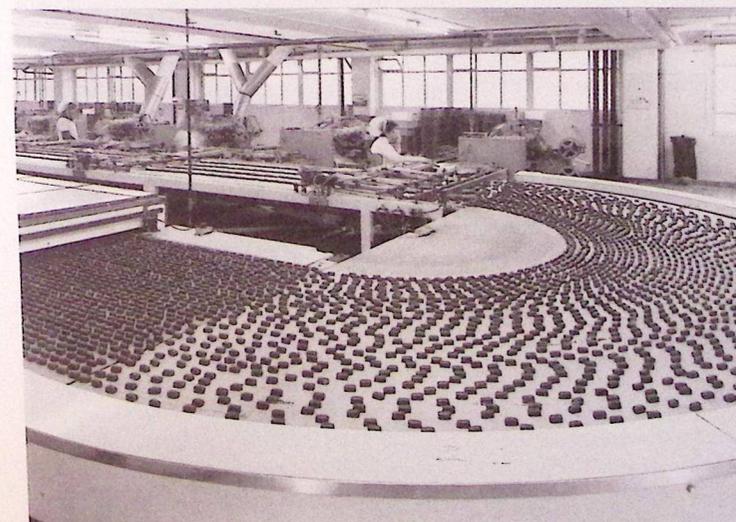
Des tablettes mystérieuses

Dans les lettres remarquables qu'il adressa à Charles-Quint pendant tout son séjour, le conquistador, homme d'ordre, fit des descriptions précises du pays, de ses ressources et des croyances sur l'île et autour du lac Toxcoco. Rien n'échappait à son œil.

Il fut vite intrigué en constatant que les indigènes offraient à Quatzalcoatl, dieu de la Lune, de mystérieuses tablettes brunes que les prêtres MANGEAIENT.

Il constata aussi que nombre d'Aztèques qui fréquentaient par centaines la cour de l'empereur Montezuma buvaient souvent, en tasses d'or, un liquide issu d'un cacao importé des Terres Chaudes qu'ils appelaient « *tchocolate!* ».

Notre Hernando comprit que *tchoco* signifiait *bruit* et que *latl* était *l'eau*. Cette boisson aztèque, en effet, était agitée par une spatule qui créait une écume bruisante, d'où le mot *tchocolate!*: eau bruisante.



Autre centre d'intérêt: les femmes indigènes utilisaient le mélange de base comme crème de beauté, tandis que les hommes employaient les fèves du cacaoyer comme monnaie. On en trouva plus d'un million de kilos dans les réserves de Montezuma. L'empereur aztèque avait coutume d'ailleurs de faire distribuer deux mille pots de « *tchocolate!* » à sa garde!

Un jour, curieux, Cortez et ses amis goûtèrent le breuvage sacré. Et ils firent la grimace. C'est que ce « *chocolate* » incendiaire n'était pas sucré! Il était même aggravé d'ocli (jus d'agave) et relevé d'un piment brûlant comme du poivre que tempérerait au plus juste un peu de maïs vert. En revanche, les tablettes des prêtres provenaient d'une pâte dont on pouvait peut-être combattre l'amertume.

Des religieuses chrétiennes qui accompagnaient les colons de Quaxaca tirèrent plus tard du maïs tendre un suc blanc dans lequel elles délayèrent du cacao en y ajoutant un peu de vanille ou de cannelle. Cette recette piqua les amateurs d'enthousiasme. Ils ouvrirent aussitôt, le long du canal de Xamaïca, des « *chocolaterias* » où l'on pouvait boire du chocolat au son d'un orchestre populaire.

Des établissements similaires naquirent en Espagne, dès 1580.

Prudents et finauds, les colons tentèrent de se réserver l'exclusivité de la culture du cacaoyer et de la production des fèves extraites des cabosses. Le cacaoyer, objet d'espoirs, était un arbre d'un vert brillant, mais de vie assez fragile. Il exigeait un bon sol, une température de 15 °C au minimum et des voisins plus grands que lui pour lui donner

Les pralines à la sortie de la chaîne de production.

de l'ombre, beaucoup de pluie, mais pas trop de vent.

Un monopole raté

Les colons, jaloux de leur monopole tentèrent donc de diminuer les envois de fèves brutes vers l'Europe et de vendre seulement la pâte de cacao. Malheureusement pour les colons, les cales des voiliers ne permettaient pas de conserver cette pâte pendant assez longtemps.

Une contrebande s'organisa. Les corsaires accoururent, ainsi que de nombreux conquérants, après à la curée. Si bien qu'on eut vent du chocolat dans les Indes et dans les Flandres avant 1550. (2) Au moment où les expéditions se multipliaient, Marie de Hongrie, Philippe II et sa tante Eleonore n'étaient pas les seuls aux Pays-Bas espagnols à goûter le « tchocolat » ! Il faut penser aux fêtes fantastiques données « en Brusselas » et qui étaient « mas brava que las fiestas de Bains », plus splendides que les fêtes de Binche.

Ces fêtes et banquets n'étaient-ils pas une réplique des « *Solemnidades y fiestas publicas de España* » évoquées par Alenda y Mira et par Caro Baroya qui pourtant n'insistèrent pas sur la grande richesse du folklore de leur pays ?

Pourtant, dans l'Espagne d'alors, on célébrait la fin du carême par l'enterrement de la sardine ! Gageons donc que le cardinal Granvelle eut à philosopher sur le chocolat et qu'il fut loin d'être le seul ecclésiastique à devoir le faire.

Pendant ce temps-là, dans le monde, jardiniers et botanistes s'affairaient. L'arbre du cacao poussa bientôt sur les côtes de Caraque, au Venezuela. D'autres espèces apparurent. On dis-

cutait ferme croisements et qualités : variété Surinam, espèce Barbiche, saveur Petites Antilles, merveille Soconuzco. Entre autres...

Eh ! eh ! C'est qu'ils étaient drôlement excités par le cacao au sucre de canne les colons de l'an 1600 !

Brillat-Savarin, magistrat et gastronome, racontera plus tard à leur propos que : « *les dames espagnoles du Nouveau-Monde aiment le chocolat jusqu'à la fureur, au point que non contentes d'en prendre plusieurs fois par jour, elles s'en font souvent apporter à l'église* ». L'Europe ne prit pourtant pas ce relais-là tout de suite. Elle était beaucoup trop occupée par les mariages des princes, malgré les guerres de religion qui déchiraient plusieurs pays.

Depuis Charles-Quint, l'Espagne unie et despotique prenait rang de grande puissance. Les Habsbourg étaient maîtres à Gand et à Bruxelles, aussi bien qu'à Madrid et à Vienne où, vers 1606, un savant autrichien nommé Clusius fit -en latin- une description très minutieuse du cacao, pourtant si lointain des pomiers de Graz et du Steiermark !

Comme une traînée de poudre

La même année, le Florentin Carletti, qui avait bourlingué aux Indes, révéla un moyen de torréfier le cacao après fermentation.

En France, les Habsbourg ne réussirent à conquérir Paris que par la séduction d'Anne d'Autriche qui épousa le roi Louis XIII. Cette reine de France, fille de Philippe III d'Espagne, faisait grand usage du chocolat selon la Grande Mademoiselle, duchesse de Montpensier. Elle en louait même les vertus tant et tant que le révérend Alphonse, frère du

sérieux cardinal de Richelieu - qui disait la messe à Lyon - le recommanda à son tour chaudement : « pour modifier les vapeurs de la rate ». (Depuis 1634, le Venezuela exportait vers l'Europe plus de 3.000 tonnes de fèves de cacao !). Signe de la Renaissance, les savants avaient donné au cacao le nom grec de théobrome ou « nourriture des dieux ». Comment dès lors penser que pareille divine nourriture ait pu être ignorée à la cour du Roi-Soleil, pendant « le grand siècle » ? L'infante d'Espagne, Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, raffolait du chocolat grâce à Molina et Philippa, deux dames espagnoles de sa suite.

Ce fut bientôt un fameux galop, tant à Paris qu'à Versailles ! La marquise de Sévigné dans une lettre datée de 1671 adressée à sa fille, « *qui avait besoin d'être remontée* », lui conseilla le chocolat. Mais peut-être la marquise abusait-elle de la chose car peu après, le célèbre épistolière écrivait ceci :

« Je veux vous dire, ma chère enfant, que le chocolat n'est plus avec moi comme il était. La mode m'a entraînée, comme elle fait toujours. Tous ceux qui m'en disaient du bien m'en disent du mal. On le maudit, on l'accuse de tous les maux qu'on a; il est la source des vapeurs et des palpitations; il vous flatte pour un temps puis il vous allume tout d'un coup une fièvre continue qui vous conduit à la mort. Au nom de Dieu, ne vous engagez point à le soutenir et songez que ce n'est plus la mode du bel air ».

M^{me} de Grignan, sa fille, répondit qu'elle se trouvait très bien du

En route pour la dégustation!



chocolat. M^{me} de Sévigné lui rétorqua :

« J'aime le chocolat, comme vous savez, mais il me semble qu'il m'a brûlée et, de plus, j'en ai entendu dire bien du mal. Mais vous dépeignez si bien les merveilles qu'il fait sur vous que je ne sais plus qu'en penser ».

Comment la marquise pouvait-elle douter du divin puisque Louis XIV faisait servir du chocolat aux collations qu'il donnait à Versailles? Colbert souligna la dépense, si bien que le 25 novembre 1693 le roi, par économie, supprima la distribution de chocolat qui se faisait chaque soir en public.

Il n'en fallut pas plus pour tenter davantage la belle Ninon de Lenclos qui offrit le délice avec esprit. Le jeune Voltaire aussi s'enflammait. Quant aux courtisans, admis à l'honneur du salon de Philippe d'Orléans, ils tenaient en poche de petites pastilles de chocolat parfumées au beurre de muscade.

Dès 1661, les médecins avaient approuvé l'usage de la nouvelle boisson, mais au temps de Molière les docteurs entrèrent en conflit à son sujet. Les uns le considéraient comme un bienfait, les autres comme un poison provoquant des échauffements.

Mazarin, l'habile cardinal, aimé d'Anne d'Autriche, suivait la mode en faisant venir à Paris deux pâtisseries italiens bourrés de recettes. Quant au cardinal de Gramont, vieux soldat de la campagne des Flandres, il se trouvait heureux devant sa chocolatière. Celle-ci se présentait comme un récipient cylindrique. Son couvercle était percé d'un trou en son milieu pour donner passage au manche du mousoir que l'on faisait rouler entre les

maines pour former une écume sur la boisson.

On jasa pas mal aussi sur le maréchal du Plessis-Pralin qui avait l'évident devoir de féliciter son sommelier. Celui-ci, en effet, s'était avisé de rissoler des amendes dans du sucre. Il les servit, sur la table de son maître, et le mot *praline* surgit! Praline rose... praline à fleur d'orange... (et l'on ne parla plus guère des autres exploits du maréchal).

Mais qui se serait douté alors que l'Europe, trois siècles plus tard, connaîtrait Praline, le plus séduisant mannequin de Paris? Qui eut cru alors que les pralines feraient un jour la renommée de plusieurs villes européennes?

Les chocolate houses

Quand ils jouent aux boules, les Anglais appellent « lazy bowl » toute boule lancée faiblement et qui paresse en chemin. Dans le domaine du chocolat, ils se sont montrés « lazy boys ». C'est en 1657 seulement que des « snobs » d'Outre-Manche mirent langue au chocolat. C'était l'époque où l'esprit puritain allait – à son tour – connaître des persécutions. Un peu de folie ne déplaisait pas au temps de Charles II, ni même de Jacques II d'Angleterre. L'usage du chocolat se développa plus vite dans l'île que partout ailleurs.

Les Londoniens se réunirent au White's du Haymarket apprécié pour ses dégustations. Ils fondèrent aussi le « Cacao Three », club renommé où les mousoirs tournaient la farandole. Et l'on vit même les *chocolate-houses* avant que ne s'ouvrent les *coffee houses* et les *ale houses* au temps des tavernes et des mauvais lieux où couraient des anecdotes scandaleuses sur « My Lady Castlemaine », la maîtresse du Roi. Beaucoup de lords, de

knights et d'esquires trouvaient « very good indeed » le chocolat-lait qu'ils buvaient en y ajoutant un rien de Madère. Voire un œuf!

Trois générations plus tard, en 1740, dans toute l'Europe occidentale, médecins et pharmaciens aidaient de plus en plus à la diffusion des tablettes et des boissons chocolatées qui contenaient, disaient-ils, des sels minéraux très favorables à la santé. Le poète malicieux Gresset, auteur de « Vert-Vert » écrivait alors à propos d'un favori : « Sœur Rosalie, au retour des matines, Plus d'une fois lui porta des pralines ».

En Belgique, des chocolats divers existaient vers 1750, et les chocolatières à mousoir étaient très prisées. Récemment encore on a mis en vente à Paris une tapisserie ancienne tissée de haute lice à Tournai et qui représentait « L'Heure du Chocolat » (servi au jardin, près d'un château qui pouvait être d'Attré).

A Paris, le chocolatier de Marie-Antoinette se nommait Debaube (comme l'actuel Debaube de la rue des Saints Pères). Il fabriquait – outre les délices approuvés par Louis XVI et son entourage – un chocolat au *salep* (gelée de racine d'orchie cuite, puis réduite en poudre) pour les personnes manquant d'embonpoint; un chocolat *antispasmodique* (à fleur d'orange) pour celles qui avaient les nerfs délicats; un chocolat au lait *d'amendes* contre les irritations et un chocolat dit des affligés pour les personnes dont le moral était bas.

En Espagne d'alors, le casuiste Thomas Hurtado signalait que de nouvelles nuances pouvaient être obtenues en ajoutant de l'anis et du sésame au chocolat à triple vanille dit « ambré ».

Sur mer, se hâtant lentement, les voiliers continuaient à apporter

en Castille ou en Estrémadure des parchemins écrits à la plume d'oie. Certains de ceux-ci affirmaient que « les églises de Saint Domingue devenaient de véritables chocolaterias ».

Le même scandale se produisit en Castille, soulevant des tempêtes. C'est alors que le cardinal François-Marie Brancaccio crut bon d'estimer, à haute voix, que « le chocolate pris en liqueur ne rompait par le jeûne ».

Mal lui en prit, car ce sentiment ne fut pas partagé par l'Eglise de Rome. Elle fit savoir officiellement que « tout ce qui est nourrissant rompt le jeûne ».

Premières mécaniques

Depuis la nuit des temps, les fèves de cacao avaient toujours été broyées au rouleau, sur une pierre au niveau du sol. Au XVIII^{me} siècle, on commença par placer la pierre sur une table. Les ouvriers chargés du broyage eurent les reins soulagés. Une ère nouvelle s'ouvrait. On vit apparaître des presses, plus proches des presses d'imprimerie que des pressoirs à vin. La première usine de chocolat fut fondée à Steinhude, en Allemagne, par le prince Guillaume von der Lippe. La puissante machine allemande se mettait en marche. Elle ne s'arrêterait plus. Et c'est peut-être d'alors que remonte outre-Rhin la coutume de vendre des pralines par unité de 250 grammes.

En 1776, pour « la première fois », un épicier parisien trouva le moyen, en ajoutant à sa pâte des substances relevant de l'amidon, de marquer son nom, Roussel, sur les pains de chocolat. Puis, un autre Français, Doret, inventa une machine hydraulique. Celle-ci, annonçait-

Une alléchante vitrine.

il, « pétrit la pâte et y mêle différentes matières sans qu'elle ne soit maniée par aucune main. » Cette fois, le praliné n'est plus loin!

Mais voici que la technique avance encore. Les fèves de cacao sont calibrées, torréfiées à températures variées, broyées; brassées, affinées. Les langues et les papilles des « chocoliques » deviennent folles. La science de la fine appréciation se développe. Ainsi les chocolats seront comme les institutions, c'est dire qu'ils ne seront plus rien sans les hommes qui les font. Mais c'est

dire aussi qu'on aura les chocolats qu'on mérite.

Le 15 avril 1819 est une date importante en Hollande. Ce jour-là, van Houtten monte dans sa maison un moulin à chocolat : « een mooie molen », vraiment.

La même année un Français, Pelletier, présente dans une exposition une machine à vapeur à chaleur toujours égale « qui fait du chocolat comme sept hommes ». La même année encore Cailler ouvre, à Vevey, la première fabrique de chocolat suisse. Mais l'heure est encore hollandaise : van Houtten, en



1828, va faire faire un pas de géant, un pas décisif, à l'industrie chocolatière. En enlevant de la pâte une importante partie de sa matière grasse, van Houtten invente le cacao *en poudre*. C'est la vulgarisation garantie avec une retombée intéressante : le beurre de cacao servira en pharmacie. Les pâtes débeurrées seront ensuite mariées à d'autres de provenance différente ou mêlées de crème pour former la « ganache » qui refroidie donnera « la couverture ».

L'avenir garanti

Les Suisses se pointent en tête en fondant le premier très puissant consortium Nestlé-Cailler-Kohler-Peter qui centralise à Broc le lait que Peter a trouvé le moyen d'incorporer dans les tablettes. Pour sa part Kohler a créé la Chocolaterie de Santabellin qui s'agrandit à Orbe en 1904.

A Bruxelles des artisans de la chocolaterie déposèrent la marque Côte d'Or le 24 avril 1883. Elle représentait un drapeau tenu par un marin et un nègre. L'atelier sous l'impulsion de Charles Neuhaus se trouvait 24 rue des Bogards. Six ans plus tard leurs affaires furent cédées à la famille Bieswal qui s'installa, en 1895, rue des Palais n° 235. Parallèlement une chocolaterie Michiels de la rue des Alexiens se transporta rue des Palais n° 205.

L'extension de la Gare du Nord expropria à la fois les Bieswal et les Michiels, si bien que quand Bieswal acheta une maison rue Bara n° 38, Michiels acheta une maison rue Bara n° 32. Une meunerie, sise aux numéros 34 et 36, les sépara puis les unit en 1906 sous l'appellation commune d'Alimenta et sous le signe de l'Eléphant. Les boîtes historiées de pralines prirent nais-

sance avec l'Expo 1935 et les usines se multiplièrent, comme les pains de la Bible, partout dans le monde.

Pourtant le plein succès du chocolat sous toutes ses formes n'éclata – comme un feu d'artifice – qu'après la première guerre mondiale. Conséquence : la culture du cacao s'étendit. Dès 1918 les premières plantations envahissent de nombreux pays d'Afrique. (Au Congo les pionniers produisirent leur premier cacao en 1885).

Le Mexique autrefois si brillant n'occupe plus maintenant que la neuvième place parmi les producteurs. Les champions sont le Ghana, le Nigéria, le Brésil, la Côte d'Ivoire, le Cameroun, l'Équateur, la République Dominicaine et la Guinée; mais ces positions sont remises en question par Java, Madagascar, Haïti, le Venezuela, les Guyanes, la Barbade, les Indes, Bornéo, le Zaïre et même les îles de Trinidad et de Grenade.

Le score des importations de cacao?

Europe 55 % – Amérique du Nord 40 %.

Tournons maintenant notre rétroviseur à l'envers.

La relève des chocolatiers en Belgique se dessine entre autres dans le Centre d'Enseignement et de Recherches des Industries Alimentaires. Cette école provinciale, sise rue Emile Gryson à Anderlecht, reçoit souvent des visiteurs venus du monde entier. En 5 ans, elle a instruit quelque 1173 boul-pat-conf-choc (lisez : boulangers-pâtisseries-confiseurs-chocolatiers) francophones, de plein temps, plus un millier d'étudiants néerlandophones qui paraissent portés surtout sur la boulangerie et la pâtisserie. Il existe aussi un centre de formation des Patrons Pâtisseries qui a

fêté en octobre dernier son centenaire.

L'Europe du chocolat est maintenant à l'heure de l'O.P.A. C'est-à-dire confinée à l'Ouest. Mais tout ce qui touche à la table s'améliore grâce à la disparité et à la liberté des nations du Vieux Monde. Il est évident que le chocolat actuel est meilleur que celui qui était présenté aux rois et aux reines d'autrefois tout en étant répandu dans toutes les couches de la population européenne. L'histoire du chocolat fait sortir du brouillard le lent balancement des galions. Elle évoque les grands capitaines, le sifflement des vents dans les haubans, le rire sur les gaillards d'avant, les larmes des séparations, le poids des indifférences, enfin les cendres de Cortez quittant l'Espagne pour le Mexique, où elles furent dispersées. L'histoire fait percevoir aussi la rumeur des usines, l'énerverment des boutiques, le frisselis des ballotins qui se ferment... Dans un parfum sucré.

Notes

- (1) La Katholieke Encyclopedie contredit l'ouvrage de la Standaard Boekhandel sur l'itinéraire de Colomb.
- (2) Le docteur français Pierre Theil a avancé dans « Historia », n° 161, la date de 1535 pour l'arrivée du chocolat dans les Flandres.

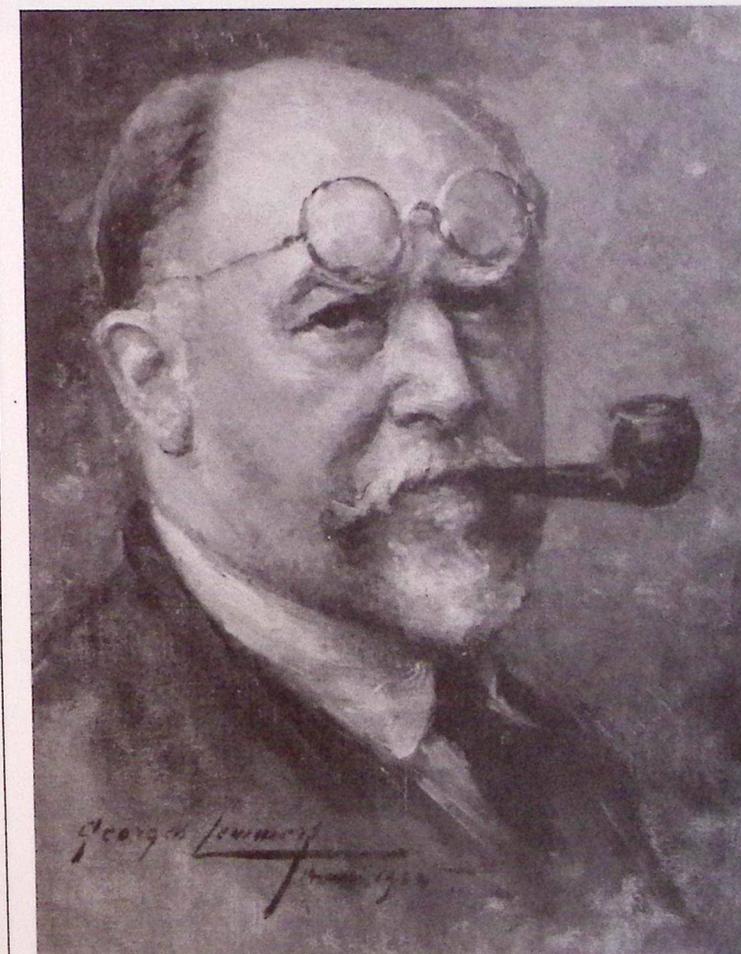
Le peintre Georges Lemmers et le Brabant

par Yvonne du JACQUIER

« NULLA DIES SINE LINEA », Georges Lemmers
(pas un jour sans une ligne)

Il est né à Anvers, le 13 mai 1871 et sans doute est-ce aux rives de son Escaut natal, qu'il prit le goût des nuances subtiles, des lumières nacrées, des tons irisés. C'est dans la Métropole qu'il fit de solides humanités classiques. Comme la plupart des jeunes bourgeois, il se vit aiguiller par sa famille vers le droit ou le notariat. Mais un petit dieu malicieux veillait sur lui et, délaissant les études austères, Georges Lemmers répondit à l'appel des sirènes. Il suivit son penchant pour la sculpture, le dessin et la peinture. Il s'inscrivit à l'Académie de Malines au cours de Rozier; il fut aussi à l'Académie d'Anvers dans la classe de Walter de Vriendt; Joris lui enseigna la sculpture pour laquelle dans ses jeunes années, il eut une prédilection. Même lorsqu'il s'orienta plus résolument vers le dessin et la peinture, la sculpture continua de donner à ses œuvres une dimension toute particulière.

Dès 1898, au Salon quadriennal d'Anvers, il présenta « Le Portrait de mon père » qui retint immédiatement l'attention des



Autoportrait de Georges Lemmers.

Le Petit-Sablon à Bruxelles.

connaisseurs. L'œuvre était solide, équilibrée et reçut le meilleur accueil de la critique. Mais, en bon Belge, Georges Lemmers ne se laissa pas griser et, voulant une confirmation, présenta le tableau au Salon de l'Exposition Universelle Internationale de 1900 à Paris. Les éloges furent unanimes. Dès lors, rassuré, le jeune artiste suivit sa vocation avec ardeur.

Sans renier Anvers, il se sentit attiré par Bruxelles et le Brabant: dès 1905, il s'installa dans la capitale, d'abord rue de la Grosse Tour, puis rue du Président et bien entendu, il eut un atelier dans les fameux établissements Mommen, rue de la Charité à Saint-Josse-ten-Noode, ce merveilleux foyer d'art alors en plein essor, où Félix Mommen attirait la fleur des artistes. Enfin, Georges Lemmers épousa Emma Desguin, fille du célèbre chirurgien Léon Desguin, et s'établit au numéro 28, rue du Marteau, qui jouxait les ateliers



Mommen. Il trouvait là le havre, le calme et l'atmosphère propices à son travail.

Signalons au passage que Georges Lemmers, issu d'une famille d'hommes d'affaires, eut deux fils ingénieurs; c'est lui seul que les muses effleurèrent de leurs ailes.

Dès son arrivée dans la capitale, le jeune peintre fut littéralement

subjugué par Bruxelles, par ses coins pittoresques, par sa périphérie, par tout le Brabant d'ailleurs et surtout par ce Brabant wallon, et spécialement par Rixensart, où de 1936 à 1941, il eut une seconde résidence. Aménagée avec un goût très sûr, la maison et le jardin furent très vite semblables à quelque coin de paradis où les fleurs multicolores se miraient dans une exquise pièce d'eau. Aussitôt venus les beaux jours, la famille au grand complet s'installait à Rixensart, rue Montalembert, 29 au coin de la rue de l'Augette. L'immeuble existe toujours et porte actuellement le numéro 45. De là, le peintre se répandait dans les environs; dessins, aquarelles, huiles, fleurirent comme par enchantement sous le crayon, le pinceau du maître. Tous les genres, toutes les techniques fascinaient cet artiste épris de beauté. Il pratiqua avec un égal bonheur le dessin, le dessin rehaussé, la sanguine, la gouache, l'aquarelle, le pastel, la peinture à l'huile.

Vue sur la rue de Rollebeek, au Grand-Sablon.



« Les excursionnistes », Jean et Marcel Lemmers, les fils du peintre.

Il fut avant tout, un excellent portraitiste; on lui doit notamment les portraits des bourgmestres Adolphe Max, Fernand Cocq et Eugène Flagey, du général Beernaerts, gouverneur du Congo.

Toutefois, il ne se limita nullement à ce genre et, durant toute sa carrière, il fut un paysagiste sensible; il réalisa des scènes de genre, des natures mortes, fixa sur la toile la beauté des fleurs. Si ses portraits sont si vivants, si vrais, c'est qu'il avait une manière toute personnelle de les aborder: il effectuait d'abord quelques croquis de base, puis il faisait remuer, parler son modèle, l'engageait à se détendre. Ce procédé, joint au sens des volumes qu'il avait gardé, nous l'avons vu, de la sculpture conféraient à ses modèles une densité, une sorte de troisième dimension.

Sollicité par tous les aspects de la beauté, Georges Lemmers ne se dispersera cependant pas; exigeant envers lui-même, rigoureux dans son travail, il resta fidèle à sa technique personnelle. Pendant une courte période il fut séduit par l'impressionnisme mais sans jamais abandonner l'exigence du dessin, sans jamais se laisser aller au flou des formes.

Nous l'avons dit, l'artiste fut séduit par le Brabant et la Belgique dans son ensemble et leur consacra une grande part de son œuvre.

Il s'attarda pourtant quelque peu en France et subit le charme des ciels méridionaux, mais sa prédilection resta aux « ciels mouillés » de chez nous, aux lumières subtiles, changeantes.



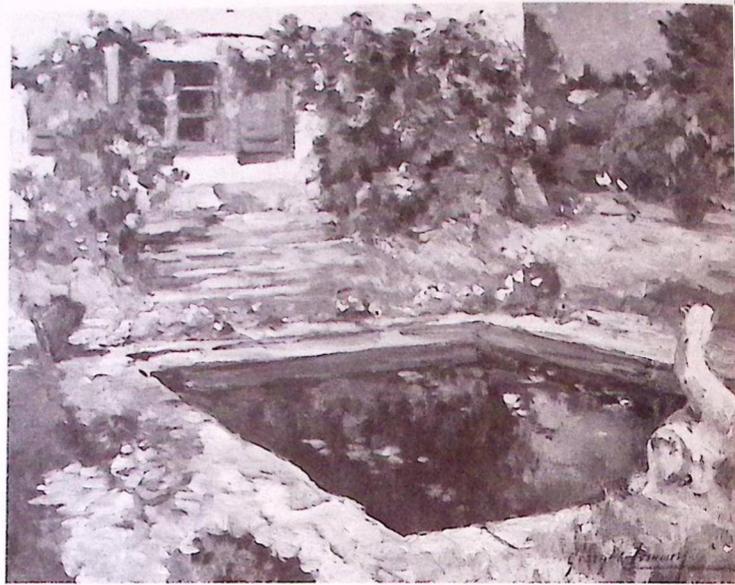
Nous l'avons rencontré vers 1930, alors qu'il exposait à la Galerie Royale, rue Royale à Bruxelles. Et là, en quelques phrases simples, il nous a livré toute la philosophie de son art: « Tout cela est beau, certes, mais ce n'est jamais que du bleu, du blanc, du rouge, du vert, sou-

vent sans nuances. Ce qui est inépuisable, c'est la diversité des ciels de chez nous, leur lumière changeante, nacrée, les brumes bleutées de nos régions; tout cela constitue pour un artiste un enchantement sans pareil ». Georges Lemmers eut une belle carrière, une belle vie. On attri-

Jardin de la seconde résidence du maître à Rixensart.

bue trop souvent aux artistes une destinée cahotique voire marginale et d'aucuns pensent que c'est là la rançon du talent. Nous avons connu et connaissons encore pas mal d'artistes (peintres, musiciens, écrivains) qui trouvent bonheur et inspiration dans un foyer paisible. Ce fut le cas de Georges Lemmers qui rue du Marteau, 28, coula des jours heureux entre sa femme et ses fils. Il travailla énormément, exposa souvent tant en Belgique qu'à l'étranger. Très jeune déjà, il eut la joie de voir certaines de ses œuvres figurer aux cimaises de plusieurs musées; on en trouve notamment à Bruxelles à la Maison du Roi, aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, au Musée Charlier, en Amérique, au Canada.

La guerre, en 1940, arracha le peintre à son pays qu'il aimait tant et c'est au Portugal qu'avec son épouse, il passa les années



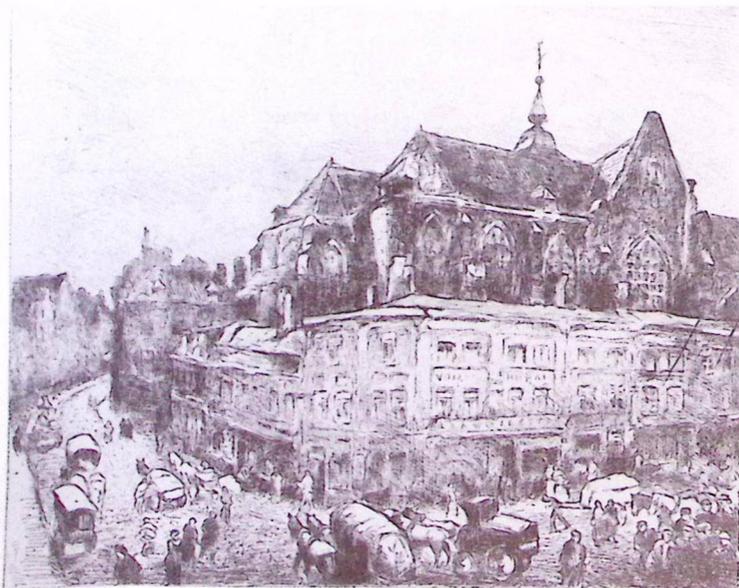
douloureuses. La paix revenue, il s'apprêtait à retrouver nos vastes horizons, mais le destin en avait décidé autrement et, le 7 novembre 1944, il s'éteignit à Estoril, près de Lisbonne.

Après sa mort, un voile léger s'étendit sur son œuvre. Comme la plupart des artistes, il subit quelques années de purgatoire. Une première exposition en

1984 dans une galerie bruxelloise, le fit redécouvrir.

Depuis lors, la réputation de Georges Lemmers n'a pas arrêté de grandir et de s'épanouir. Ses toiles sont recherchées et acquises par des amateurs avertis, non seulement en Belgique mais aussi si dans les salles mondialement connues à Paris, à Amsterdam, à Londres, à New York, notamment.

Georges Lemmers est redevenu un ambassadeur de notre cher pays, de notre beau Brabant dont il porte au loin la réputation de Patrie des arts.



Le Grand-Sablon, avant la démolition des maisons entourant l'église.

« Intérieur », témoin d'un moment de quiétude.



Le vieux marché de la place du Jeu de Balle

par Judith MASSE

*Avec leur charge de passé
De temps vécu et oublié
De quelles maisons, de quels foyers
Eteints, dissous et déblayés
Proviennent ces objets épars
Qui jonchent le sol au pur hasard*

*En plus du sceau du fabricant
De l'ouvrier, de l'artisan
De l'usage ils portent la patine
Leur donnant un rayonnement
L'aspect fragile et émouvant
Qui leur manquaient à l'origine*

*Ils suscitent des coups de cœur
Soudains comme des coups de foudre
Sans même que le brocanteur
Ait à jeter de la poudre
Aux yeux de l'amateur conquis
Avant qu'aucun mot ne soit dit*

*Avec finesse, sans faire l'article
La vieille vaisselle se recycle
Assiettes et tasses dépareillées
Deviennent des exemplaires uniques
D'époques hautement prisées
Les précieuses reliques*

*Cette figurine en porcelaine
Serait une bien jolie aubaine
Sans ses trois doigts amputés
Le client paraît hésiter
Pourquoi pour si peu faire tant d'embarras
La Vénus de Milo a perdu les deux bras*

*Marchander est de bon aloi
Sur ce marché bruxellois
Ce qui a pour résultat
Que le moindre des achats
Devient triomphe, même si le trophée
N'est qu'un modeste coquetier*

*Le triomphe se savoure
Dans un des cafés dont s'entoure
La place du Jeu de Balle
On y commente et déballe
L'heureuse trouvaille du jour
Arrosée de bière et d'humour*

*Editions anciennes et rares
Sur des thèmes parfois bizarres
Chandeliers et lampadaires
Gardent leur lustre de naguère
Œuvres d'art et d'atmosphère
Suscitent des querelles d'experts*

*En ce lieu même les saints
Sont exotiques et viennent de loin
A l'église des Capucins trône
Parmi les dorures une icône
Qui intercède pour que Dieu
Châtie moins et protège mieux*

*Les uns prient, les autres agissent
Dans leur caserne les pompiers
En s'exerçant nous prémunissent
Non point contre les feux de l'enfer
Mais contre les funestes brasiers
Qui nous menacent sur cette terre*

*Le marché est très fréquenté
Par du brave monde désargenté
Qui ne peut acheter ailleurs
Et de futés collectionneurs
Qui comme chasseurs en alerte
Sont partis à la découverte*

*Las, devancés au point du jour
Par de diligents antiquaires
Connaisseurs en bonnes affaires
Qui sans trompette ni tambour
Ecument les étals qu'ils fouillent
Les collectionneurs rentrent bredouilles*

*Ici plus qu'ailleurs l'aurore
En sa bouche recèle de l'or
Ou, plus prosaïquement
Fortune ne vient en dormant*



un achat utile... un cadeau qui plaira

Tous les livres, albums, cartes, souvenirs et gadgets, mentionnés dans la liste ci-après, sont en vente au siège de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché aux Herbes, 61 (2^e étage), à 1000 Bruxelles. Par ailleurs, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos affiliés que, sur présentation soit de la carte de membre 1988, soit de leur nouvelle carte de membre 1989, nous leur accordons **une réduction de 10 %** sur le prix de vente des livres, brochures et dépliants édités par la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française, ainsi que par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.

Tous les ouvrages pour lesquels cette réduction est accordée à nos membres sont accompagnés d'un astérisque (*) dans la liste ci-dessous.

Profitez, dès aujourd'hui, de cette faveur car notre stock est limité. Nous osons, en tout cas, espérer que nos membres apprécieront cet effort de promotion et de vulgarisation touristiques que nous consentons à leur intention.

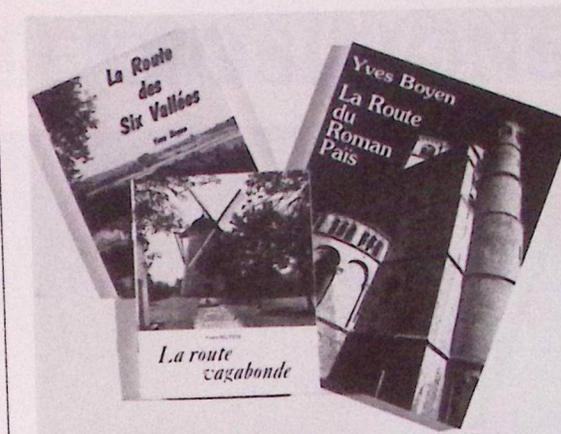
Important : en cas d'expédition par la poste, tous les prix mentionnés ci-après sont majorés du montant correspondant aux frais d'envoi (+ 20 F).

A NOTRE RAYON BIBLIOTHEQUE

- **Bruxelles d'aujourd'hui**, par Paul Hy-mans. Editions de la Fnac 4.020 F
- **Greze, notre village**, par Georges de Hosté. 695 F
- **Les mégalithes de Gaule Belgique. Nos pierres et leurs légendes**, par Willy et Marcel Brou. Editions techniques et scientifiques. 650 F
- **De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant avec Amédée Lynen (*)**, magnifique album reproduisant les 200 cartes postales en couleurs dessinées au début de ce siècle par Amédée Lynen. Cet album est, en outre, enrichi de textes originaux de Georges Renoy. Editions de la Fédération Touristique du Brabant (F.T.B.) 500 F
- **Ronde des Places brabançonnnes**, par Yvonne du Jacquier. Editions Van der Poorten. 485 F

- **Jolies Places à Bruxelles**, par Yvonne du Jacquier. Editions Van der Poorten. 435 F
- **Chapelles en Brabant**, par Yvonne du Jacquier. Editions Louis Musin. 390 F
- **La Route « Fermes et Tumuli de Hesbaye »**, par Pol Wascotte. Ouvrage enrichi de dessins originaux de René Carpiaux. 375 F
- **A la rencontre de Bruxelles**, par Maurice Duwaerts. Editions J.-M. Collet. 225 F
- **L'Eglise Notre-Dame de Mousty**, par l'Abbé V. Chambille (curé de Mousty). Bulletin du Cercle Historique et Archéologique de Wavre 200 F
- **Patrimoine roman en Brabant wallon***. Editions de la F.T.B. 170 F
- **Brabant Tourisme***, numéro spécial (3-4/1986) de notre revue, publié à l'occasion du Jubilé de notre Fédération (168 pages dont 16 en couleurs). Editions F.T.B. 160 F

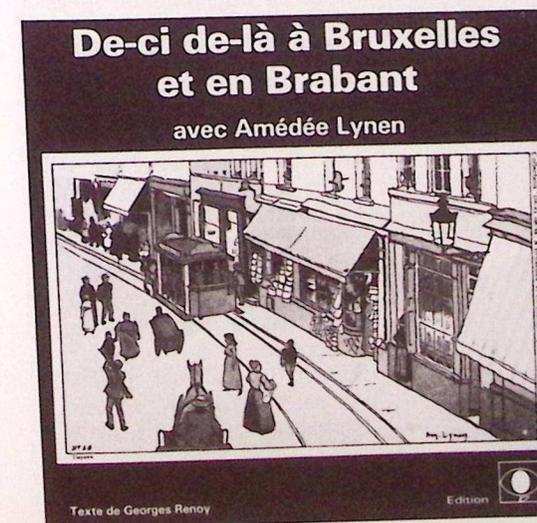
- **La Route du Roman País***, par Yves Boyen (208 pages, nombreuses illustrations). Editions F.T.B. 150 F
- **Brabant***, numéro spécial de notre revue, consacré au 150^e Anniversaire de l'Indépendance de la Belgique (144 pages). Editions F.T.B. 150 F
- **Reproduction (noir et blanc) d'un plan topographique de Bruxelles et de ses environs**, gravé en 1777 (Format 55 x 90 cm) 150 F
- **Le chicon, une dame blanche pas comme les autres*** (39 recettes originales). Editions F.T.B. 120 F
- **Carte de la Forêt de Soignes**. Editions Girault Gilbert. 120 F
- **Louvain-la-Neuve**, guide touristique trilingue (français, néerlandais, anglais) avec plan. 120 F
- **Abbaye de Villers-la-Ville**, par Roger Masson. Edité par le Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville. 100 F
- **Sur les chemins de la Belgique gothique**, par Marie-France Dustin. 100 F
- **Souvenirs de Jodoigne**. 50 F
- **Waterloo — 18 juin 1815***. Itinéraire commenté du Champ de Bataille et de ses monuments avec carte figurative. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant. 40 F



- **Promenade 1815***. Six itinéraires pour cyclistes et piétons sur le champ de bataille de Waterloo. Editions F.T.B. 40 F
- **La Grand-Place de Bruxelles**, par Simone Vierset. Illustrations de L. Putman. 50 F
- **La Route Vagabonde***, par Yves Boyen. Editions F.T.B. 30 F
- **Nivelles, capitale du Roman País de Brabant***, par Yves Boyen. Editions F.T.B. 30 F
- **Les Moulins du Brabant*** (328 pages, nombreuses illustrations, carte-repère). Editions du Service de Recherche Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant. 20 F

A NOTRE RAYON SOUVENIRS

- **Carte panoramique de Bruxelles**
Edition de luxe 5.600 F
Edition normale 1.750 F
- **Marionnettes** de ± 40 cm de long représentant les sept personnages suivants : Quick, Flupke, Charles à la Jambe de Bois, l'Avocat, le Père Noël, le Clown et l'Agent 15.
Prix par marionnette 600 F
- **Elégantes cravates** frappées aux armes de la Province de Brabant. Prix par cravate 450 F
- **Autocollants*** « J'aime mon Brabant wallon » et « J'aime mon Bruxelles ». Prix par autocollant 25 F
- **Affiches touristiques*** (huit sujets différents). Prix par affiche 20 F



EXPOSITIONS

**Au Musée d'Ixelles :
ART DECO BELGIQUE
1920-1940**

Le climat d'euphorie qui suivit la Grande Guerre fit naître en Belgique un courant artistique original, marqué par le souci décoratif et une orientation réaliste très affirmée. Meubles en bois précieux, verres, céramiques, tapis furent créés pour meubler les intérieurs bourgeois qu'ornaient des peintures et des sculptures évoquant la nature et la beauté du corps, tout à l'opposé de l'avant-garde tourmentée.

Cette production qui surprend par sa variété et son luxe chatoyant, offrait la possibilité d'une exposition très diversifiée et particulièrement intéressante : tableaux, sculptures, meubles, céramiques, ferronneries constituant des ensembles décoratifs représentatifs des goûts et de l'ambiance de l'époque. En prévision de cette exposition, une vaste enquête fut lancée pour retrouver les œuvres des

artistes actifs entre 1920 et 1940 qu'on ne peut regrouper sous les rubriques expressionnisme, surréalisme ou constructivisme. Ces artistes, fidèles aux principes académiques et aux traditions réalistes, ont été les derniers à tenter d'élaborer un style basé sur un répertoire de formes cohérent, alors que se développaient les avant-gardes et les conceptions exclusivement personnelles de l'expression artistique.

Le thème de l'exposition a permis de mettre l'accent sur une production artistique jusqu'ici négligée et de nuancer parfois les étapes de la carrière de certains de nos grands artistes belges, tels Charles Leplae, renommé pour ses sculptures animistes ou Gustave Van de Woestijne, catalogué d'abord comme expressionniste flamand. On révèle également un autre

aspect de leur production te mettant à jour l'incroyablefluence de ces « années foépoque de création intense. rant ces années, les revues tiques naissaient de toutes et la Belgique ne fut pa reste : Sélection, Le Cent Savoir et Beauté, La N. etc., rivalisaient en dynam Les artistes créaient dans phorie et s'inspiraient de to qui était en vogue. L'Art afr le jazz, le cirque, les manèg foire donnaient des idées à peintres tels que Marcel : baerts, Marcel Caron, Ge Creten.

La figure féminine restait pr giée dans leurs œuvres : à des nus harmonieux de Buisseret rivalisent ceux Anton Carte ou d'un Ge Creten. Avec Firmin Baes, découvre les nus bourgeois pès de lamés d'or tandis Léon De Smet ou Henri Th s'attachent à d'autres forme beautés en vogue. Les scu rales indigènes d'un Arthur pagne côtoient les félins : cieux de Raymond de Me ou d'Albéric Collin.

L'Afrique est illustrée par fortes compositions de Mam et par celles plus décorative Pierre Vacleroy. Les sculp en bois exotique d'un Kreitz ou d'un Joseph Ca les bronzes d'Oscar De C révèlent l'emprise de la m Même ceux qui appartienn l'avant-garde y succomber n'ont pas à rougir de compositions figuratives : Portrait de Baugniet, une vue par Van Dooren, un Po. Servranckx s'insèrent bien

Laques sur bois de Marcel Wolfers.



EXPOSITIONS

Les « rockers », jeunesse des Fifties.



la production de l'époque. Magritte qui débute dans le surréalisme est l'auteur de plusieurs œuvres d'Art Déco souvent ignorées.

Les grands créateurs de mobilier, tout à l'écoute de ce qui se fait à Paris, marient le bois et les formes gracieuses : qu'il s'agisse d'une coiffeuse de Van Beerleire, d'une table de Chambon ou d'une chaise de Vanderborght. Un des plus brillants concepteurs de mobiliers, Henri Désir, s'associe le savoir faire de Marcel Wolfers; artisan ne craignant aucun défi, il montre son talent dans le bronze, la céramique et bien sûr ses superbes laques à la manière de Dunand.

Les céramiques d'un Charles Cateau rehaussent la production des Frères Boch tandis que de l'atelier de Bouffloux sortent les beaux grès d'un Roger Guérin, d'un Aubry ou d'un Delsaux. Ils ornent les tables et les guéridons sur lesquels les orfèvreries de Delheid ou d'Altenloh viennent jeter un éclat de lumière. Enfin au sol ou au mur les tapis colorés d'un Paul Haesaerts ou d'un Albert Van Huffel révèlent l'intense activité de l'atelier d'Etikhove dirigé par Elisabeth de Saedeleer et ses sœurs.

Cette très belle exposition d'ensemble est présentée au Musée D'IXELLES, rue Jean Van Volsem 71 jusqu'au 18 décembre 1988.

Elle est ouverte en semaine de 13 à 19 h 30, le samedi et le dimanche de 10 à 17 h, fermée le lundi. Spectacle audio-visuel d'une durée de 30 minutes.

Le splendide catalogue de 300 pages abondamment illustré en

noir et blanc et en couleurs est vendu sur place au prix de 650 F ou, en cas d'expédition après l'ouverture, à 1.250 F. Visites guidées sur demande. Pour tous renseignements, téléphoner aux heures d'ouverture au 511.90.84 (ext. 1158).

A ne pas manquer à la C.G.E.R. :

LES FIFTIES EN BELGIQUE

Nostalgie, quand tu nous tiens! Les années 50 ont été le catalyseur qui amena notre société de consommation au bien-être que nous connaissons aujourd'hui. Après les dures années de guerre se construit un monde nouveau et moderne, malgré un climat tendu en raison des événements nationaux et internationaux : La Question Royale, la guerre scolaire, le conflit coréen, les luttes d'indépendance au Vietnam, en Algérie et au Maroc, la menace de la bombe atomique, la catastrophe de Marcinelle. Malgré tout, les contemporains gardent

EXPOSITIONS

le rêve « plus jamais la guerre ». Tandis que la guerre froide partage le monde entre l'Est et l'Ouest, entre le communisme et le capitalisme, les jeunes prennent exemple sur la jeunesse américaine, écoutent en buvant du Coca-Cola les 45 tours d'Elvis Presley, Pat Boone, Frank Sinatra ou Mario Lanza, dont les voix s'échappent d'un nouvel instrument : le Juke-box.

Mais les Belges suivent avec modération le modèle américain. Celui-ci est atténué par notre société plus conservatrice, nos mentalités et nos traditions.

Les années cinquante constituent un tournant décisif dans de nombreux domaines. Le cinéma connaît un essor considérable, la voiture entame sa participation dans la vie de tous les jours, suivie de près par des innovations techniques comme le tourne-disque, les 45 et 33 tours, la télévision, le transistor, les appareils ménagers électriques et les cuisines équipées.

Pour la première fois depuis l'exposition universelle de New York en 1923, l'Expo 58 réunit 51 pays dans notre capitale pour convaincre l'homme des Fifties qu'il est désormais un citoyen du monde.

Cette excellente exposition, recrée avec succès l'atmosphère des années cinquante. Les événements les plus importants dans les domaines politique, économique et culturel, tant sur un plan national qu'international qui ont marqué de leur empreinte la vie quotidienne en Belgique y sont très bien rendus. Des sujets tels que les arts plastiques, le cinéma, la publicité, la

musique, la mode, la circulation routière, l'urbanisme, l'architecture sont illustrés à l'aide d'affiches, de photographies et d'objets usuels.

Les visiteurs retrouvent avec émotion des objets usuels, reconnaissent une publicité, s'exclament lors du passage des actualités de l'époque ou du film sur l'expo 58. Précipitez-vous pour ne pas rater cet événement qui se tiendra à la Galerie de la C.G.E.R., 12 rue des Boiteux, 1000 Bruxelles, tous les jours de 10 à 18 h (dimanches et jours fériés compris) jusqu'au 15 janvier 1989. Entrée gratuite.

Un précieux catalogue abondamment illustré de 328 pages est en vente sur place au prix de 500 F. Il peut être obtenu en versant 500 F (+ 100 F de frais d'envoi) au compte 008-

8966000-25 du Service Culturel de la C.G.E.R.

Après l'exposition, le prix catalogue sera porté à 880 F + 100 F. Les groupes, associations et écoles peuvent demander des visites guidées gratuites en téléphonant au 213.71.68.

**

CLAES OLDENBURG : « A BOTTLE OF NOTES AND SOME VOYAGES »

Jusqu'au 30 décembre, Oldenburg et Coosje van Bruggen (son épouse et collaboratrice) vous invitent à un voyage imaginaire vers différentes régions dont les contours ont pris



« Q inversé » de Claes Oldenburg.

EXPOSITIONS

forme de ses sculptures monumentales : « Three - way Plug », « Piano - Hammock », « Thoothbrush »...

L'exposition de Bruxelles présente un grand nombre de sculptures, maquettes et dessins, de 1960 à ce jour.

Oldenburg est un des représentants les plus importants du mouvement américain pop-art; il est surtout connu à cause de ses projets « large-scale », immenses sculptures d'objets banals de la vie quotidienne, auxquels il donne une dimension architecturale. Ces sculptures monumentales ont été créées pour la ville, à Otterlo et Chicago, Las Vegas et Kassel, Rotterdam et Los Angeles.

D'Oldenburg nous connaissons aussi les réalisations molles (soft) d'objets de notre environnement comme par exemple la fiche mâle multiple, la machine à écrire, le bâton de rouge à lèvres...

Tous ces projets ne témoignent pas seulement d'un incontestable sens de l'humour, mais ils sont aussi des métaphores d'une vision du monde critique et satirique.

L'engagement social de Claes Oldenburg et Coosje van Bruggen est manifeste dans le projet « Blasted Pencil » de 1983, une maquette destinée à la bibliothèque de l'Université de El Salvador, en hommage aux professeurs et étudiants pour leur attitude courageuse vis-à-vis de la tyrannie du régime.

L'exposition s'accompagne d'un catalogue abondamment illustré avec des essais inédits de Germano Celant, Gerhard Storck, Coosje van Bruggen et Claes Oldenburg.

Parallèlement à cette exposition,

une sélection de 70 dessins originaux de la période 1958-1988 dont la plupart font partie de sa propre collection est présentée pour la première fois en Belgique.

Renseignements pratiques

L'exposition se tient au Palais des Beaux-Arts (10, rue royale) jusqu'au 30 décembre. Elle est ouverte tous les jours sauf le lundi de 10 à 18 heures, le mercredi jusqu'à 22 heures.

**

Au Musée d'Art Moderne : LE PREMIER GROUPE DE LAETHEM-SAINT-MARTIN (1899-1914)

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten et la Koninklijke Aademie voor Geneeskunde van België, les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique organisent, en collaboration avec les Académies, l'exposition « Le premier groupe de Laethem-Saint-Martin ».

Albijn van den Abeele, George Minne, Gustave van de Woestijne, Valerius de Saedeleer et Albert Servaes sont, à la charnière du siècle, les protagonistes d'un Laethem encore paisible au bord de la Lys. Unis par une affinité d'esprit, ils créent un symbolisme « religieux » qui leur est propre et ouvrent ainsi la voie à l'expressionnisme du second groupe de Laethem-Saint-Martin.

Un ensemble de plus de 100 pièces, sculptures, peintures, dessins et matériel documentaire, développe le sujet. Non seulement des collections publiques, mais également de nombreuses collections privées belges et étrangères collaborent à cette manifestation qu'accompagne un catalogue de 210 pages, dans lequel toutes les œuvres, dont plus de 20 en couleurs, sont reproduites. Le catalogue comporte en outre des études signées par Madame Lydia M.A. Schoonbaert, Conservateur en Chef du Musée des Beaux-Arts d'Anvers, par Monsieur Robert Hoozee, Conservateur du Musée des Beaux-Arts de Gand et par Madame Phil Mertens, Conservateur de Musée d'Art Moderne de Bruxelles.

L'exposition se tiendra jusqu'au samedi 31 décembre 1988 inclus, entrée 1-2 place Royale. Prix d'entrée : 100 F, réductions pour groupes, étudiants et 3^{ème} âge et S.N.C.B. Ouverte tous les jours sauf le lundi, de 10 à 13 h et de 14 à 17 h.

Fermée le 25 décembre.

**

EXPOSITIONS

A la Fondation pour l'Architecture : Rétrospective « Renaat Braem, architecte »

Diversifiant remarquablement bien les thèmes de ses expositions, l'équipe de la Fondation pour l'Architecture nous présente en cette fin d'année, une rétrospective d'un de nos architectes les plus connus et les plus originaux.

Né à Anvers en 1910, Renaat Braem n'est pas seulement un architecte mais également un dessinateur exceptionnel, un polémiste et un idéologue dont l'œuvre tout entière tend à cette réorganisation « totale » du milieu humain propice, selon lui, à générer une société socialiste libérée. Peintre, sculpteur, bâtisseur et théoricien, il est l'un des émules les plus accomplis de Le Corbusier.

L'exposition rétrospective met un accent particulier sur l'œuvre graphique de l'architecte — gouaches monumentales, collages, perspectives éclatées, schémas théoriques — qui permettent, au vu des intentions de l'architecte, de mieux éclairer son œuvre. Ses premières esquisses d'architecture datent de ses 16 ans. A travers ses dessins se formulent peu à peu une démarche et une pensée personnelle.

C'est en effet par le dessin que Braem assimile les apports étrangers et qu'il précise et traduit ses réflexions idéologiques; par le dessin toujours qu'il arrache la conviction de ses commanditaires ou de ses associés lorsqu'il s'agit, à partir de 1936, de « construire » ses idées.

Parmi ses nombreux dessins, les plus fameux et les plus représentatifs de sa démarche sont sans doute la vingtaine de planches qu'il consacre, en 1934, au projet d'une « Ville linéaire » de 100 km de long rejoignant Liège à Anvers.

En outre, Braem est un des seuls théoriciens belges de l'architecture de l'après-guerre. La réflexion idéologique dont il a toujours encadré son activité de constructeur en fait une figure singulière et particulièrement attachante dans le Mouvement Moderne belge. Ainsi, qu'elle qu'ait pu être son admiration pour L.H. De Koninck et Huib Hoste — ou même Le Corbusier —, il stigmatisera très tôt le « formalisme misérable » des avant-gardes, la « conception technique et snob » du fonctionnalisme.

Cette suprématie généreuse de l'idée sur le style explique, entre autres, le relatif éclectisme qui caractérise son œuvre : de l'esthétique futuro-constructiviste au rationalisme italien, à une version « régionale » du fonctionnalisme, à l'expressionnisme organique des dernières œuvres.

En 1936, Renaat Braem entreprend sa carrière de bâtisseur mais il devra attendre l'après-guerre pour que son utopie rencontre — au moins partiellement — le programme politique des édiles anversoises et qu'un grand projet social lui soit confié : le nouveau quartier résidentiel du Kiel à Anvers, véritable « Cité radieuse » flamande qui compte parmi les projets les plus accomplis du fonctionnalisme des CIAM.

Suite au succès de cette première entreprise, il signera de nombreuses autres commandes dont le Centre Administratif de la ville d'Anvers, la Cité Modèle Heysel, le Rectorat et le Centre administratif de la V.U.B. campus de la Plaine à Bruxelles.

S'il est toujours resté proche de l'idéal fonctionnaliste des CIAM, son évolution — de l'abstrac géométrique aux formes organiques — est plus une « continuation » des principes fondateurs du mouvement moderne qu'une véritable mise en cause. De la même manière, son idéologie évoluée du socialisme orthodoxe et collectiviste à une version personnelle du socialisme, manitaire et « écologique ».

Un catalogue trilingue et bien conçu est en vente au prix de 720 F.

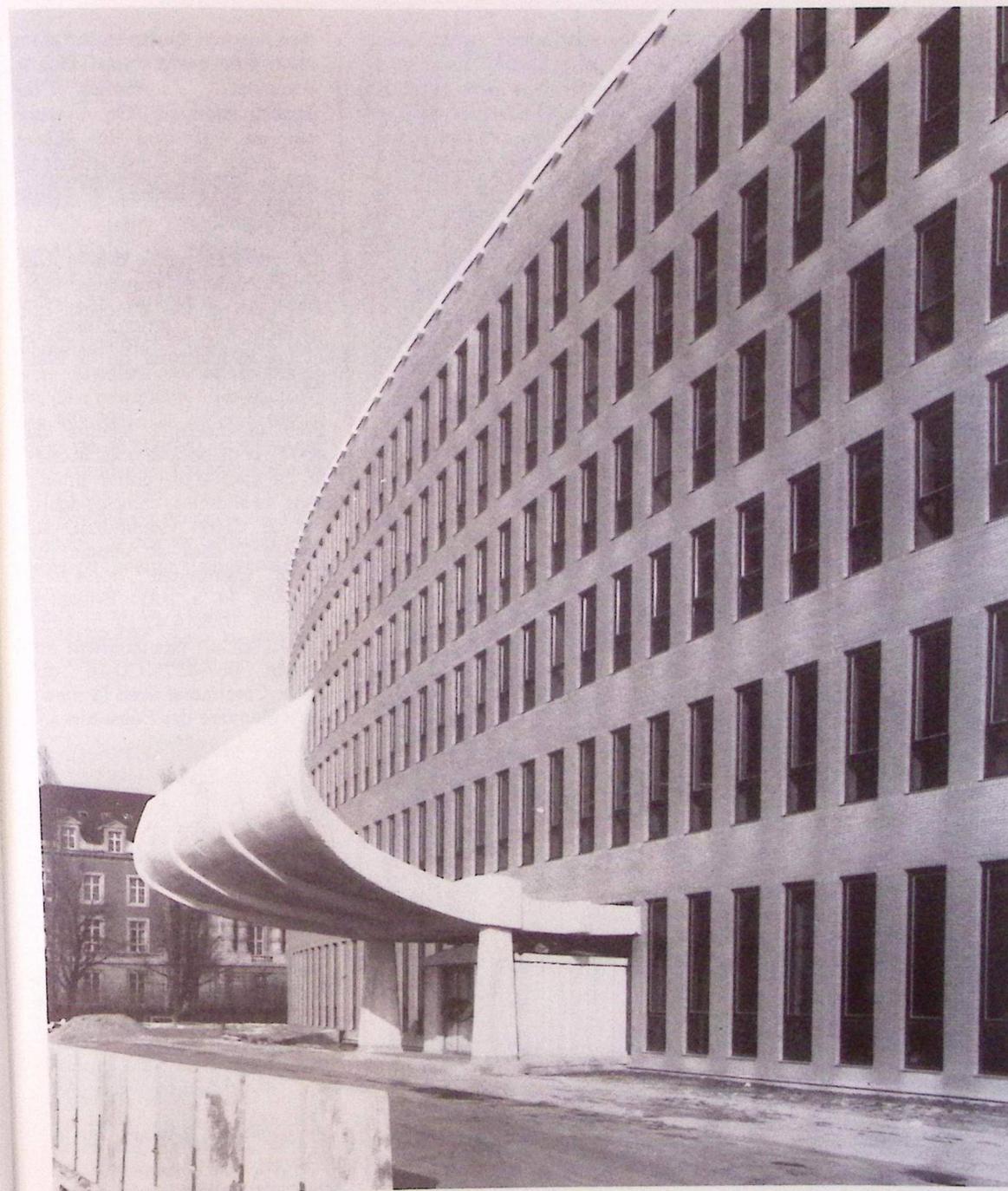
Renseignements pratiques

L'exposition se tient à la Fondation pour l'Architecture, 51 rue de l'Ermitage à Ixelles jusqu'au 22 janvier 1989. Elle est ouverte au public du mardi au vendredi de 12 h 30 à 19 heures. Fermé le lundi, le 25 décembre et le 1^{er} janvier. Possibilités de visites guidées sur rendez-vous (tél : 02/649.02.59).

**

Le siège administratif de la V.U.B. siné par R. Braem.

EXPOSITIONS



Vient de paraître



La mémoire des Bâisseurs

Suite à la série de dix émissions « La Mémoire des Pierres » réalisée par la RTBF en 1987, Télé-tourisme, la Fondation Roi Baudouin et le Crédit Communal ont décidé de prolonger cette opération par une autre série de 10 émissions et par la publication d'un ouvrage intitulés « La Mémoire des Bâisseurs ».

Ce livre de 300 pages, divisé en quatre parties, s'attache à ceux qui par leur art donnent toute sa richesse au patrimoine architectural c'est-à-dire les artisans et les bâtisseurs.

La première partie est consacrée aux artisans du patrimoine.

Grâce aux indications qu'ils ont fourni et à leur témoignages, plusieurs métiers sont expliqués et illustrés de nombreuses photos : charpentiers, maîtres verriers, maçons, tailleurs de pierre, ardoisiers, briquetiers, marbriers, stucateurs, fondeurs et ferronniers.

La deuxième partie décrit un certain nombre d'exemples présentés lors des émissions de Télé-tourisme dont le château de Seneffe, le château Pastur à Jodoigne, le palais de Charles de Lorraine à Bruxelles et les Serres royales de Laeken.

Le chapitre suivant veut faire prendre conscience au public et aux décideurs que certains mé-

tiers risquent de disparaître : l'effort n'est pas entrepris dans un domaine de la formation et le perfectionnement. Ce chapitre propose également des visites aux jeunes qui souhaiteraient former aux « métiers du patrimoine ».

La dernière partie donne des renseignements pratiques, des itinéraires et des curiosités qui permettent de découvrir le patrimoine architectural de la Région Val-

Pour la modique somme de 480 F, vous pouvez vous procurer ce livre d'un grand intérêt dans les librairies, dans les agences du Crédit Communal, au Service Accueil et Ventes du Crédit Communal, boulevard Pachéco 44 à 1000 Bruxelles (tél : 02/214.41.12 ou 214.43.08) ou par virement au compte 057-6370330-16 ou au Crédit Communal avec la mention « Mémoire des Bâisseurs ».

**

Patrimoine : un dossier sur l'architecture Art déco

A l'occasion de l'exposition « Art Déco 1920-1940 » qui s'est ouverte le 6 octobre au Musée d'Ixelles, la revue « Nouvelles du Patrimoine » consacre un numéro spécial à un thème traité succinctement lors de cette exposition : celui de l'architecture Art Déco.

Tout comme la peinture ou la sculpture, l'architecture Art Déco a connu sa « Renaissance ». C'est à la FNAC-Belgique que l'on peut se procurer ce dossier de 150 pages, paru en 1990. Il est accompagné de 150 illustrations et de 150 photos. Il est édité par la FNAC-Belgique, 100 rue de la Chapelle, 1050 Bruxelles. Prix : 150 F. Les commandes doivent être adressées à la FNAC-Belgique, 100 rue de la Chapelle, 1050 Bruxelles. Tél. : 02/214.41.12.

Restauration d'un vitrail Art Nouveau



Vient de paraître



L'Hôtel Haerens à Bruxelles, bel exemple d'Art Déco dû à l'architecte Antoine Courtens (1928).

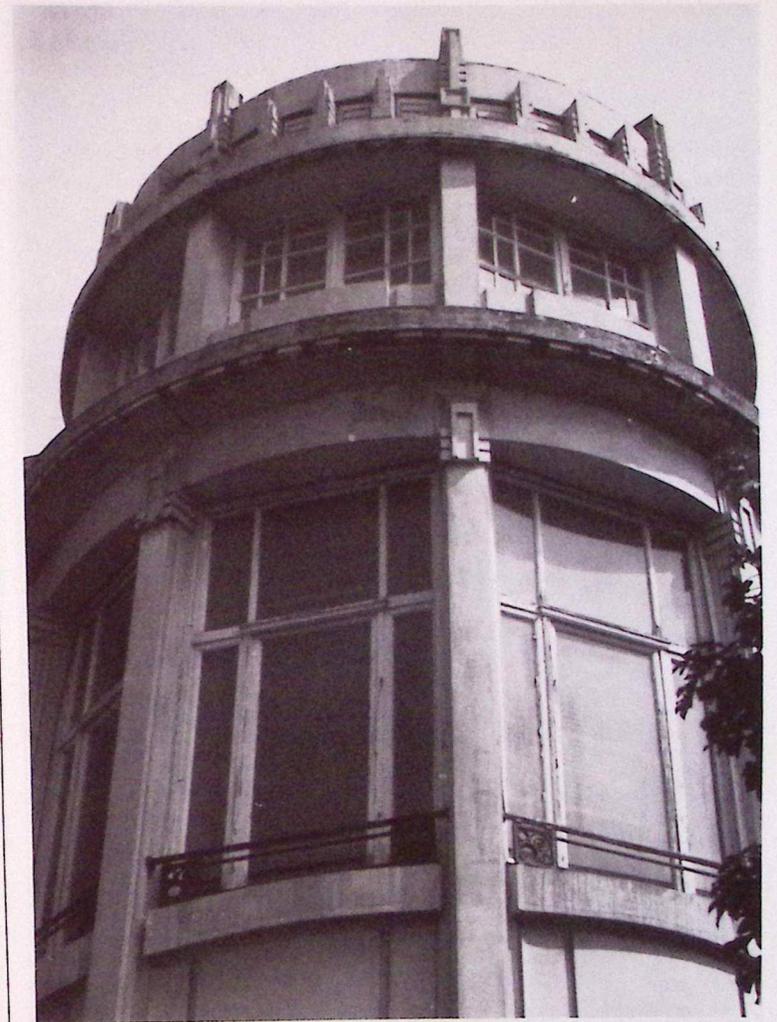
Le mobilier, l'architecture belge de l'entre-deux-guerres est d'une étonnante richesse et se démarque des grands mouvements internationaux de l'époque. Le dossier que publient les « Nouvelles du Patrimoine » évoque les grands noms de cette foisonnante période et retrace, à travers quelques réalisations parmi les plus marquantes, les sources, les influences et les caractéristiques de ce courant architectural aux confins de l'académisme et du modernisme.

Agrémenté de nombreuses illustrations, ce dossier peut s'obtenir hors abonnement en versant la somme de 85 FB au compte de l'asbl Amis de l'Unesco (n° 001-1348024-91) avec la mention « Dossier Art Déco ».

**

Bruxelles d'autrefois

La librairie FNAC-Belgique vient de passer éditeur avec une publication luxueuse : « Bruxelles d'autrefois ». Les bibliophiles auront reconnu d'emblée le célèbre « Bruxelles à travers les âges », le monumental ouvrage de Louis Hymans. Député à trente ans, romancier, historien, Louis Hymans (1828-1884) en publia les deux premiers tomes



de 1882 à sa mort. Son frère, Henry Hymans (1836-1912) conservateur à la Bibliothèque royale et son fils Paul (1865-1941), le plus célèbre de la famille, avocat, ambassadeur, ministre libéral des Affaires étrangères et de la Justice, poursuivirent la rédaction de son œuvre et publièrent le troisième volume. Cette importante publication de

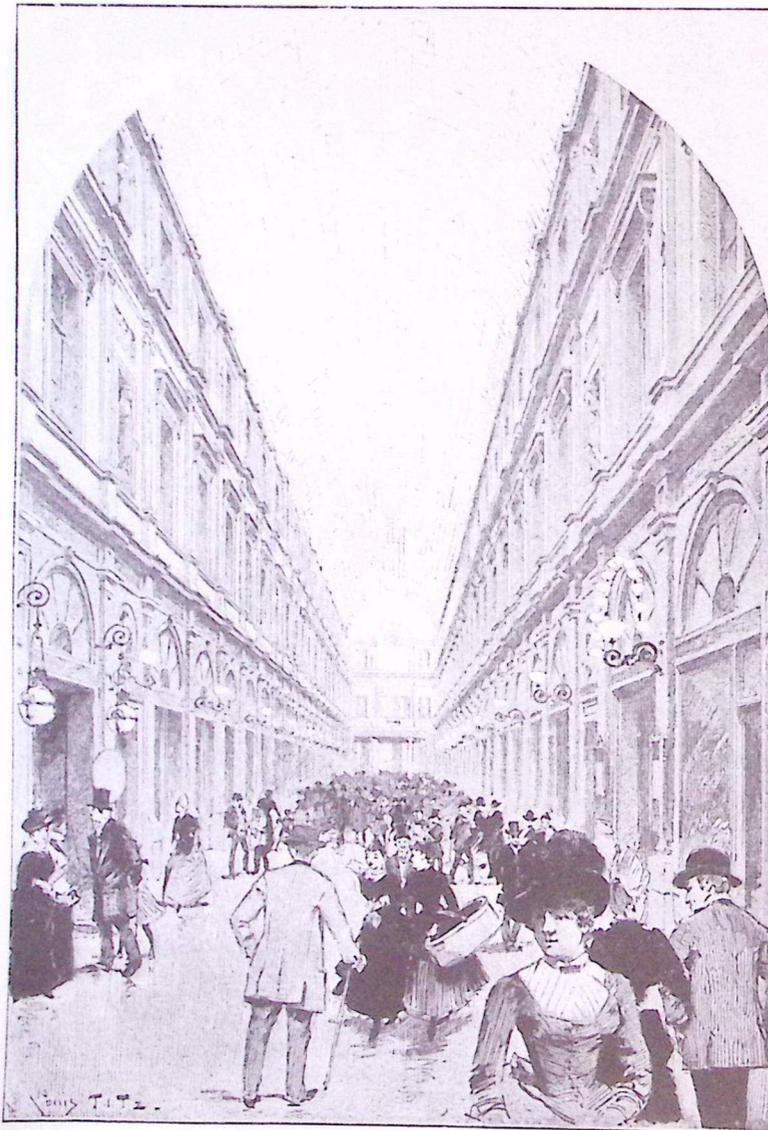
l'époque, avec ses 1500 pages, n'est certes pas d'un maniement aisé et reste relativement difficile à trouver. Ayant déjà édité en France une série de livres consacrés à de grandes villes françaises, la FNAC-Belgique a eu l'heureuse idée de réunir l'essentiel des textes des trois auteurs en un beau livre de 300 pages, en les accompagnant d'un choix

Vient de paraître



représentatif de 350 gravures. Il a été tiré à 2.700 exemplaires, tous numérotés. L'ouvrage se divise en dix chapitres : les origines de Bruxelles, la Cour royale et les grands seigneurs, les monuments des ordres religieux, les monuments

civils et les places publiques, la vie quotidienne et industrielle avant 1830, la Révolution de 1830 et les Journées de Septembre, les lendemains de la Révolution, la vie quotidienne de 1830 à 1848, la vie politique de 1846 à la fin du règne de Léopold I^{er} et, enfin, Bruxelles pendant le début du règne de Léopold II. Notons particulièrement la reproduction de plans anciens et de très belles gravures et lithographies d'Harrewyn, P. Hothumb, Kreins, Madou, H. Hogenberg, Suys, Maes, Hemelryck, P. Lauters, L. Jan Puttaert etc. Encore une idée cadeau pour les fêtes de fin d'année au prix de 4.020 F en vente à notre Fédération ou en FNAC à City 2.



Belgium Must for Dinner 189

La présentation de la 7^{me} édition du Must for Dinner à l'Hotel SOFITEL par M^{me} Nudelr Petit fut un événement de la rentrée auquel ont répondu d'un millier d'invités. Un podium où se succéderont les personnalités de la politique, de la profession, de la presse, surtout des amis pour une renouvelée de la gastronomie. Et, comme chaque année, « Grandes Dames de l'accueil » sont toujours à l'honneur, les synonymes masculins se voient eux aussi, décerner le titre « Grand Seigneur ».

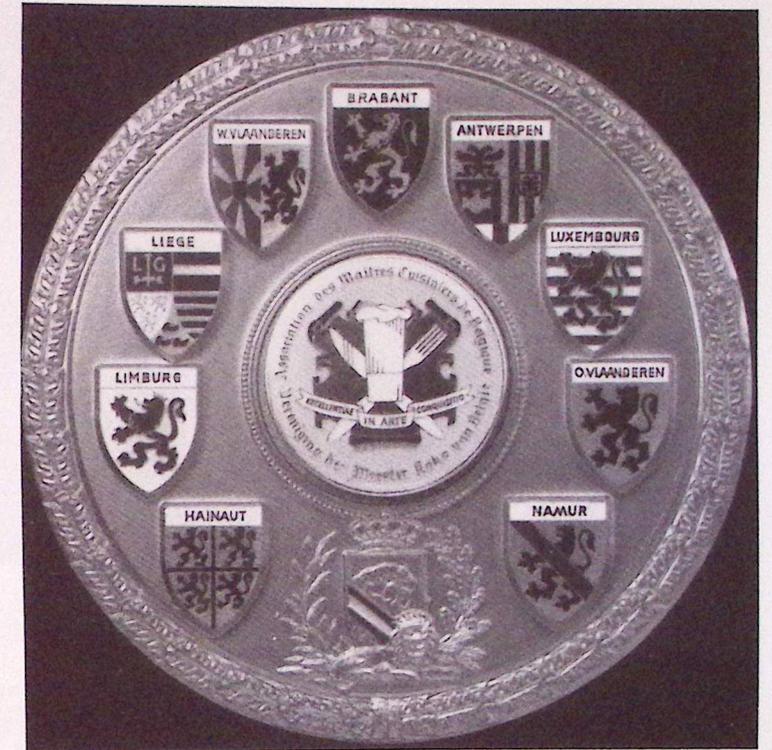
La Galerie du Roi, dessin original de L. Tiz.

Vient de paraître



L'édition 1989 est un annuaire luxueusement conçu et composé, décrivant l'ambiance de nos plus grands restaurants, avec une remarquable illustration photographique et une couverture couleur or et parme sur fond noir. Nouveauté encore, où brille l'esprit de synthèse des journalistes : le choix des 300 meilleurs établissements du pays. Ce millésime sera aussi celui des Champagnes cuvées de prestige et des Portos haut de gamme.

Cet ouvrage qui met l'eau à la bouche est vendu en librairie au prix de 300 F ou chez les Editions « Choisir », Bd Léopold III, 13/51 à 1030 Bruxelles.



Le livre d'Or des Maîtres-cuisiniers de Belgique

Cherchez-vous LE livre de grand prestige sur la gastronomie belge? N'hésitez pas à acquérir l'ouvrage publié par les éditions

René MALHERBE et ELSEVIER sous la direction d'Ingrid Sijmons. Le Livre d'Or des Maîtres-cuisiniers de Belgique se présente comme une œuvre d'art, édité sur un beau papier, sous couverture de carton entoilé, comprenant en ses 336 pages une promenade au sein du monde fabuleux de la Haute Gastronomie. Préfacé par Wilfried Martens et Pierre Romeyer, bénéficiant de la collaboration de Louis Willems et Etienne Cocquyt, chroniqueurs gastronomiques bien connus, il nous présente les 81 temples de bonne chère que sont les cuisines des membres de l'Association des Maîtres-cuisiniers. Dans chaque reportage, les chefs nous

révèlent leur philosophie culinaire et nous livrent une recette exclusive merveilleusement illustrée de superbes photos dues à Guy Olivier et Robert Van den Berge. Détaillées de manière claire et précise, ces recettes sont accompagnées de conseils pour le dressage et l'accompagnement des vins. Plus que jamais, la gastronomie fait partie de notre patrimoine culturel et de notre art de vivre. Cet ouvrage qui fera honneur à votre bibliothèque, est à ce titre notre ambassadeur. Un cadeau idéal pour offrir, ou s'offrir, au prix de 2.950 F + 90 F de frais d'expédition, par paiement sur le compte 402-9000173-25 des Maîtres-cuisiniers de Belgique.

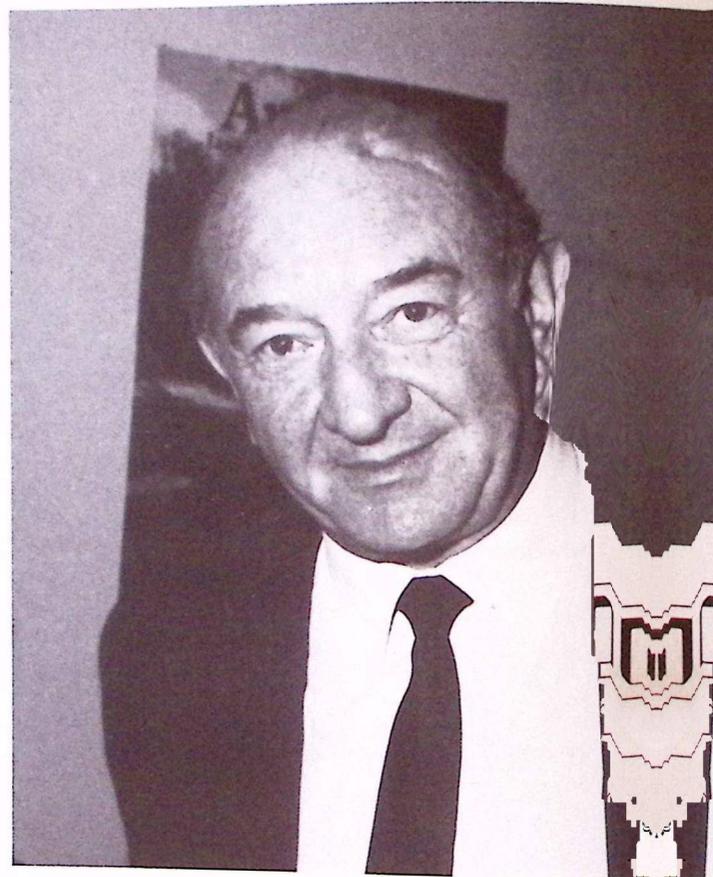
AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Hervé LA BARTHE, a pris sa pension

L'homme qui n'avait jamais besoin de micro, la voix qui faisait résonner la Maison du Tourisme, Hervé La Barthe a été admis à la retraite.

Après le départ de Madame Rosa Spitaels, la pension récente d'Yves Boyen, voilà que le dernier membre de l'ancienne équipe de base du tourisme brabançon a quitté le Marché-aux-Herbes. Né à Bruxelles, mais habitant Zottegem, régent en langues germaniques de formation, bon footballeur et basketteur, Hervé trouve sa voie dans le journalisme sportif.

D'abord correspondant régional de la presse écrite, il passe à la B.R.T. et devient une figure familière de la télévision comme présentateur d'émissions de grande audience. En 1968 pourtant, il entre au service de la Province de Brabant en qualité d'attaché de presse du Gouverneur de Néeff, expérience malheureuse il en convient mais qui l'amènera à se diriger vers le Service de Recherches Historiques et Folkloriques et des Relations Culturelles et Publiques et les A.S.B.L. alors unitaires, Fédération Touristique du Brabant et Office provincial des Artisans et Industries d'Art du Brabant, en devenant l'adjoint de Maurice-Alfred Duwaerts, puis directeur des ailes néerlandophones de ces organismes nées en vue de la communautarisation des matières culturelles. Chargé tout d'abord de donner au tourisme du Brabant néerlandophone une image plus flamande, Hervé a notamment



donné toute sa mesure comme rédacteur en chef de l'édition néerlandaise de « Brabant tourisme », la rendant indépendante de l'édition française, pour en faire progressivement un périodique de qualité.

Faisant largement appel à sa vaste connaissance du milieu de la presse – il allait devenir secrétaire-général de l'Association Belge des Journalistes Professionnels de tourisme – Hervé allait pleinement réussir dans cette tâche, pour préparer en 1982 la naissance de la Toeristische Federatie van Brabant qu'il

a dirigée avec le dynamisme l'on sait. Homme de caractère ayant coutume de dire haut et bas, le cœur sur la main tout verre dans l'autre, Hervé est le si un gastronome-né, gourmand et gourmet, grand amateur de champignons et de truffes, excellent œnologue et folkloriste dans l'âme et œnophile distingué. Avec plaisir d'occupations, nous pouvons affirmer qu'il n'aura pas le temps de penser à sa retraite.

Gilbert MANNNE

Les manifestations culturelles et populaires

DECEMBRE 1988

AUDERGHEM : Au Centre d'Art du Rouge-Cloître : 17^e salon d'ensemble des peintres du Rouge-Cloître et d'Auderghem. Ouvert tous les jours de 14 à 17 heures (jusqu'au 12 février 1989).

BRUXELLES : Au Botanique (Salle du Musée – rue Royale, 236) : Exposition « Peinture soviétique contemporaine ». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 18 heures (jusqu'au 1^{er} janvier 1989). Au Botanique (Salle d'Animation) : Exposition « Aleksandr Blok et Vladimir Maïakovski, deux poètes dans la révolution ». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 18 heures (jusqu'au 8 janvier 1989).

Au Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein, 23) : Exposition « C. Oldenburg ». Ouvert de 10 à 17 heures sauf le lundi, le 24 et le 25 décembre (jusqu'au 30 décembre).

Aux Musées Royaux des Beaux-Arts (Musée d'Art Ancien – rue de la Régence, 3) : Exposition « De Manet à Picasso – La Collection Reader's Digest ». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 13 heures et de 14 à 17 heures (jusqu'au 22 janvier 1989).

Au Musée Bellevue (place des Palais, 7) : Exposition « Les flacons de la séduction » ou l'art du parfum au XVIII^e siècle dans la collection Givaudan. Ouvert tous les jours sauf le vendredi de 10 à 17 heures; le mercredi jusqu'à 22 heures (jusqu'au 19 février 1989).

Au Passage 44 : Exposition de « Tapis à décor de tigres » organisée par le Crédit Communal de Belgique. Ouvert tous les jours sauf le mardi de 11 à 18 h 30 (jusqu'au 5 mars 1989).

Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire, 10) : Exposition « Chine, Ciel et Terre, 5000 ans d'inventions et de découvertes ». Ouvert tous les jours sauf le lundi, de 10 à 17 heures; le mercredi jusque 22 heures (jusqu'au 15 janvier).

Au Musée d'Art Moderne (Place Royale, 1) : Exposition « Le premier groupe de Laethem-Saint-Martin ». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 13 heures et de 14 à 17 heures (jusqu'au 31 décembre).

A la Galerie de la C.G.E.R. (rue des Boiteux, 12) : Exposition « Les Fifties en Belgique ». Ouvert tous les jours, de 10 à 18 heures (jusqu'au 15 janvier).

A la Galerie Triglyphe (Avenue Général de Gaulle, 17) : Exposition « Paysages : photographies de Christian Meynen ». Ouvert tous les jours de 12 à 18 heures (sauf les dimanches et lundis – samedis de 15 à 18 heures) jusqu'au 7 janvier 1989.

Au Théâtre du Botanique (Salle de la Rotonde – rue Royale, 236) à 20 h 30 : « Légitime démeance », création collective Magic Land Théâtre (relâche les dimanche et lundi, les 30 et 31 décembre) (jusqu'au 14 janvier).

IXELLES : A la Fondation pour l'Architecture (rue de l'Ermitage, 55) : Exposition « Renaat Braem, architecte », rétrospective consacrée à l'œuvre d'un des personnalités les plus remarquables du mouvement moderne en Belgique. Ouvert du mardi au vendredi de 12 h 30 à 19 heures, le samedi et le dimanche de 11 à 19 heures. Fermé le lundi (jusqu'au 22 janvier).

21 BRUXELLES : Au Théâtre Royal des Galeries (Galerie du Roi, 32), à 20 h 15 : « La Revue 89! » de X.Y.Z. Fils (jusqu'au 1^{er} janvier 1989).

OTTIGNIES : Au Centre culturel et artistique d'Ottignies, à 20 h 15 : « La Mentouse » avec Sabine Paturel et Bernard Lavallette. Egalement les 22 et 23 décembre.

22 WOLUWE-SAINT-LAMBERT : A Louvain-en-Woluwe, à 14 h 30 : Conférence « Après 2 siècles : bilan de la Révolution française » par William Ugueux (Université des Aînés).

25 BRUXELLES : A la Cathédrale Saint-Michel, à 12 h 30 : Charles Philippon (orgue) dans (des œuvres de) « Noël Anciens français » (Messe Festive).

31 BRUXELLES : Au Mont des Arts : Grand feu d'artifice à 24 heures.



Le Musée d'Art Ancien accueille l'exposition « De Manet à Picasso ».

JANVIER 1989

AUDERGHEM : Au Centre d'Art du Rouge-Cloître : 17^e salon d'ensemble des peintres du Rouge-Cloître et d'Auderghem. Ouvert tous les jours de 14 à 17 heures (jusqu'au 12 février).

BRUXELLES : Aux Musées Royaux des Beaux-Arts (Musée d'Art Ancien – rue de la Régence, 3) : Exposition « De Manet à Picasso – La Collection Reader's Digest » (jusqu'au 22 janvier).

Au Musée Bellevue (place des Palais, 7) : Exposition « Les flacons de la séduction » ou l'art du parfum au XVIII^e siècle dans la collection Givaudan (jusqu'au 19 février).

Au Passage 44 (Jardin du Boulevard Botanique, 44) : Exposition de « Tapis à décor de tigres » organisée par le Crédit Communal de Belgique (jusqu'au 5 mars).

Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire, 10) : Exposition « Chine, Ciel et Terre, 5000 ans d'inventions et de découvertes » (jusqu'au 15 janvier).

A la Galerie de la C.G.E.R. (rue des Boiteux, 12) : Exposition « Les Fifties en Belgique ». Ouvert tous les jours, de 10 à 18 heures (jusqu'au 15 janvier).

Au Théâtre du Botanique (Salle de la Rotonde), à 20 h 30 : « Légitime démeance », création collective Magic Land Théâtre. Relâche les dimanche et lundi (jusqu'au 14 janvier).

IXELLES : A la Fondation pour l'Architecture (rue de l'Ermitage, 55) : Exposition « Renaat Braem, architecte », rétrospective consacrée à l'œuvre d'une des personnalités les plus remarquables du mouvement moderne (jusqu'au 22 janvier).

A l'Université Libre de Bruxelles (bâtiment D, 9^e étage, avenue Antoine Depage, 30) : Exposition « Sur les traces des premiers hommes ». Accessible au public sur demande, avec possibilités de visites guidées. Renseignements : tél. : 02/642.37.79 ou 642.24.86 (jusqu'au 30 juin).

7 OTTIGNIES : Au Centre culturel et artistique, à 20 h 15 : « Figue après Noël » de Ruud De Ridder interprété par la Compagnie des Galeries (également le 8 janvier à 16 heures).

10 NIVELLES : Au Waux-Hall, à 20 heures : « Le Secret » de Henry Bernstein interprété par le Théâtre National de Belgique.

Les manifestations culturelles et populaires

- 11 BRUXELLES : Au Botanique (Salle du Musée - rue Royale, 236) : Exposition « Topor au Botanique... un comble! » Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 18 heures (jusqu'au 5 mars).
- 12 BRUXELLES : Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3), à 12 h 30 : « Gauvain » d'Alain Resnais, « Manet ou le novateur malgré lui » de R. Leenhardt et « Henri Matisse » de F. Campaux (Midis du Cinéma).
Au Parc des Expositions (Heysel) : Salon International des Véhicules Utilitaires, Carrosseries, Motorhomes et Accessoires (jusqu'au 22 janvier).
Au Théâtre Molière (Galerie de la Porte de Namur), à 20 h 15 : « Les Bonshommes » de Françoise Dorin (jusqu'au 5 février).
- 18 BRUXELLES : Au Botanique (Salle d'Animation - rue Royale, 236) : Exposition « Aménophis fête un anniversaire ». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 18 heures (jusqu'au 12 février).
LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Théâtre Jean Vilar, à 20 h 15 : « La double inconstance » de Marivaux, production du Théâtre de l'Atelier de Louvain-la-Neuve (jusqu'au 27 janvier sauf le 22 janvier à 16 heures).
WOLUWE-SAINT-LAMBERT : Au Château Malou (Chaussée de Stockel, 45), à 20 h 30 : Conférence « Abydos, Kamak : conceptions religieuses, principales divinités et systèmes cosmogoniques, légende osirienne, configuration, destination et symbolique des temples » donnée par l'égyptologue Catherine Rommelaere.
- 19 BRUXELLES : A la Générale de Banque (rue Ravenstein, 29) : Exposition : « Meubles d'apparat des Pays-Bas Méridionaux XVI-XVIII^e siècle ». L'exposition est ouverte du lundi au vendredi de 9 à 18 heures; le samedi de 10 à 18 heures. Elle est fermée les dimanches et jours fériés (jusqu'au 21 mars 1989).



Les salles d'expositions du Botanique reçoivent successivement Aménophis et Topor.

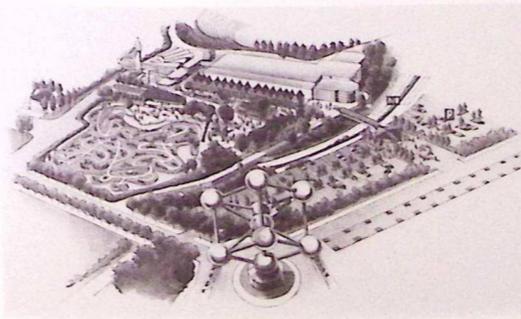
- 20 NIVELLES : Au Waux-Hall, à 20 heures : « La Chute » d'All Camus interprété par le Théâtre National de Belgique.
- 21 AUDERGHM : Au Centre culturel d'Auderghem, à 20 h Concert lyrique donné par Philippe Du Posty, baryton et Ma Mesples, soprano de l'Opéra de Paris.
BRUXELLES : Au Café-théâtre du Botanique (rue Royale, 236), à 20 heures : « Vingt ans d'Aménophis », vernissage du nouveau numéro d'Aménophis : « Les septante loques à reloqueter ».
- 24 AUDERGHM : Au Centre culturel d'Auderghem, à 20 h 30 : « bonne planque » de Michel André (Paris-Théâtre).
- 26 BRUXELLES : Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3), à 12 h 30 : « Eugène Ionesco, voix et silences » de Th. Zono (Midis du Cinéma). Salle des Métiers d'Art (rue Marché-aux-Herbes), Exposition « Le Domaine de la Lice », concours de Tapis (jusqu'au 11 février).
- 27 NIVELLES : Au Waux-Hall, à 20 heures : « Caroline a disparu » de Valmy et Haguet par la Compagnie Raymond Pradel.
OTTIGNIES : Au Centre culturel et artistique : Europaia J. « Le Japon d'Hier et d'Aujourd'hui », exposition de photographies. Ouvert les lundis, mardis et mercredis de 13 à 17 heures, les vendredis de 14 à 18 heures, le samedi de 9 à 12 heures (jusqu'au 20 février).
- 28 BRUXELLES : Au Botanique, à 20 h 30 : Concert donné Marie-Noëlle de Callatay (chant) et Frédéric Chiu (piano) d'œuvres de Strauss, Schönberg, Berg, Gershwin, Bernstein et Menotti.
- 29 BRUXELLES : A la Chapelle des Minimes, à 10 h 45, Cant. J.S. Bach « Ehre Sei dir, Gott, Gesungen ».
- 31 BRUXELLES : Au Théâtre National de Belgique (Centre Rogier), à 20 h 15 : « L'Instruction » de Peter Weiss (jusqu'au 5 février).

FEVRIER 1989

- BRUXELLES : Au Botanique (Salle d'Animation - rue Royale, 236) : Exposition « Aménophis fête un anniversaire ». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 18 heures (jusqu'au 12 février).
Au Botanique (Salle du Musée) : Exposition « Topor au Botanique... un comble! » Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 18 heures (jusqu'au 5 mars).
- Au Musée Bellevue (place des Palais, 7) : Exposition « Les flacons de la séduction ou l'art du parfum au XVIII^e siècle dans la collection Givaudan. Ouvert tous les jours sauf le vendredi de 10 à 17 heures (jusqu'au 19 février).
- Au Passage 44 : Exposition de « Tapis à décor de tigres ». Ouvert tous les jours de 11 à 18 h 30, fermé le mardi (jusqu'au 5 mars).
- Au Théâtre Molière (Galerie de la Porte de Namur), à 20 h 15 : « Les Bonshommes » de Françoise Dorin (jusqu'au 5 février).
- Au Théâtre National de Belgique (Centre Rogier), à 20 h 15 : « L'Instruction » de Peter Weiss (jusqu'au 5 février).
- IXELLES : A l'Université libre de Bruxelles (bâtiment D, 9^e avenue Antoine Depage, 30) : Exposition « Sur les traces des hommes ». Accessible au public sur demande, possibilité de visites guidées. Renseignements : tél. : 02/642.37.79. ou 642.24.86 (jusqu'au 30 juin).
- 1 BRUXELLES : Au Botanique (Salle de la Rotonde - rue Royale, 236), à 20 h 30 : « Fatidik et Opéra » ou « Les Passions Moyennes » de Roland Topor. Relâche le dimanche et le lundi (jusqu'au 4 mars).
- WOLUWE-SAINT-LAMBERT : Au Château Malou (Chaussée de Stockel, 45) à 20 h 30 : Conférence « Deir-el-Bahari : Hatmeh et les reines de la 18^e dynastie. Akhénaton et la réformation égyptienne » donnée par l'égyptologue Catherine Rommelaere.
- 2 NIVELLES : Au Waux-Hall, à 12 h 15 : Concert donné Vanneren (flûte) et Ingrid Procureur (harpe) (Midis du Waux-Hall).

Les manifestations culturelles et populaires

- 3 OTTIGNIES : Au Centre culturel à 20 h 30 : « Les Bonshommes » de Françoise Dorin par la Compagnie Royale des Galeries.
BRUXELLES : Au Centre culturel et artistique, à 20 h 15 : « Shirley Valentine » de Wim Russel par le Rideau de Bruxelles.
- 7 AUDERGHM : Au Botanique (Salle de l'Orangerie - rue Royale, 236), à 20 heures : « Les Passions de Jacques Sternberg - Le Shlemihl » (également les 8 et 9 février).
LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Musée (Collège Erasme, Place Blaise Pascal, 1), à 20 heures : « Consolidation ou restauration des ruines de Villers-la-Ville », par Thomas Coomans, licencié et agrégé en Histoire de l'Art et Archéologie de l'U.C.L. Egalement le 19 février à 16 heures (Les Grandes Rencontres du Musée de Louvain-la-Neuve).
- 9 BRUXELLES : Au Cirque Royal (22, Galerie du Parlement), à 20 heures : « Carmen » de Bizet par le Théâtre Lyrique de Paris. Egalement les 10 et 11 février, le 12 février à 15 heures.
OTTIGNIES : Au Centre culturel et artistique, à 20 h 15 : « Les Evadés du Music-Hall ». Dimanche 12 février à 16 heures (également les 10 et 11 février).
- 10 NIVELLES : Au Waux-Hall, à 20 heures : « Gengis Khan » de Henry Bauchau par le Théâtre National de Belgique.
- 12 VILLERS-LA-VILLE : Cortège carnavalesque avec la participation des géants locaux et de plusieurs chars (à 14 heures).
- 13 WAVRE : Bal des Coeurs (à 21 heures).
- 14 AUDERGHM : Election du Prince et de la Princesse de l'agglomération.
BRUXELLES : Au Théâtre National de Belgique, à 20 h 15 : « Gengis Khan » d'Henry Bauchau.
IXELLES : A la Fondation pour l'Architecture (rue de l'Ermitage, 55) : Exposition « De Maîtres à élèves : 225 ans d'architecture à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles » (jusqu'au 26 mars).
- 15 NIVELLES : Au Waux-Hall, à 20 heures : Anne Sylvestre - Pauline Julien « Gémeaux croisés » par le Théâtre National de Belgique.
- 16 BRUXELLES : Au Théâtre Molière (Galerie de la Porte de Namur), à 20 h 15 : « Le Distrait » de Regnard.
Au Cirque Royal (22, Galerie du Parlement), à 20 heures : « Jésus-Christ Super Star » de A.L. Weber par le Broadway Musical Company. Egalement les 17 et 18 février.
Au Parc des Expositions (Heysel) : « Batibouw », Salon International du Bâtiment, de la Rénovation et de la Décoration (jusqu'au 26 février).
Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantième, 10) : Exposition consacrée au « Tibet, Terreur et Magie, dieux gardiens et tutélaires du Musée Guimet ». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 17 heures, le mercredi jusqu'à 22 heures (jusqu'au 14 mai).



Le nouveau visage du Parc des Expositions de Bruxelles.



Le Musée Bellevue, place Royale.

- A la Salle des Métiers d'Art (rue Marché-aux-Herbes, 61) : Exposition de gravures de Roland Bavais, de sculptures de Jean Albert et de reliures de Sylvie Campus. Ouvert du lundi au vendredi de 11 à 17 heures, le samedi de 14 à 18 heures (jusqu'au 5 mars).
- 18 AUDERGHM : Au Centre culturel d'Auderghem, à 15 heures : « Caroline a disparu » de Valmy et Haguet par la Compagnie Raymond Pradel.
NIVELLES : Cortège carnavalesque des enfants (à 15 heures).
- RIXENSART : Au Centre culturel (Place Communale - Genval), à 15 heures : « Ensemble vocal et instrumental de Braine-l'Alleud », Concert Choral.
- 19 BRUXELLES : Cortège carnavalesque de la jeunesse de l'agglomération bruxelloise (à partir de 14 heures).
NIVELLES : Cortège carnavalesque avec la participation des géants de Nivelles, de la ménagerie, des gilles nivellois, de groupes folkloriques et musicaux, de chars, etc (à 14 heures).
- 20 LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Théâtre de Blocry (Hocaille) à 20 h 15 : « Le Pélican » d'August STRINDBERG, création de l'Atelier Théâtral de Louvain-la-Neuve. Jusqu'au 25 mars (sauf les 26 février et 19 mars à 16 heures).
NIVELLES : Carnaval de l'Aclot animé par les gilles nivellois. En soirée, vers 21 heures : grand feu avec brûlage des bosses et feu d'artifice.
- 21 NIVELLES : Le Raclot : fin des festivités.
- 22 AUDERGHM : Au Centre culturel d'Auderghem, à 20 h 30 : Récital de piano et concert de Musique de Chambre avec Vladimir Stoupeur-Paris ensemble instrumental et vocal.
BRUXELLES : Au Botanique (Salle d'Animation - rue Royale, 236) Exposition « La Véritable Histoire de Malvira ». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 18 heures (jusqu'au 2 avril).
Au Cirque Royal (22, Galerie du Parlement), à 20 heures : « Sophisticated Ladies » de Duke Ellington par le New-York-Harlem Opera Ensemble. Egalement les 23 et 24 février.
- WOLUWE-SAINT-LAMBERT : Au Château Malou (Chaussée de Stockel, 45), à 20 h 30 : Conférence : « Toutankhamon et les sépultures de la Vallée des Rois » donnée par l'égyptologue Catherine Rommelaere.
- 23 BRUXELLES : Au Théâtre du Résidence Palace (Rue de la Loi, 155), à 20 h 30 : « Le La » de Dorian Paquin. Relâche le dimanche et lundi - matinée le dimanche 12 mars à 15 heures (jusqu'au 25 mars).
- OTTIGNIES : Au Centre culturel et artistique, à 20 h 15 : « Le Secret » d'Henri Bernstein par le Théâtre Actuel et le Théâtre Montparnasse. Egalement les 24 et 25 février.